31060

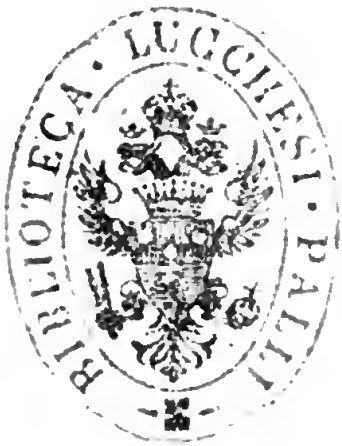
LE

COMTE DE SAULLES

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE

EDOUARD PLOUVIER.

Digitized by Google

PERSONNAGES

LE COMTE DE SAULLES.	MM.	FRÉDÉRICK LEMAITRE.
M. FROMONT, négociant.		BERRET.
LÉON D'HORTAL.		CHARLES LEMAITRE.
LE DOCTEUR JOSEPH.		CASTELLANO.
LOUISARD, ancien matelot.		BOUTIN.
PROCOPE, domestique chez M. de Saulles.		HOSTER.
JEAN, domestique de Joseph.		LOYER.
MADAME DE SAULLES.	Mmes	CAMILLE LEMERLE.
MADAME FROMONT, mère du négociant.		DUVAL STEINER.
MARTHE FROMONT.		MARIE LAMBERT.
NINA, femme de Procope.		C. GILBERT.

La scène se passe à Paris en 186...

LE

COMTE DE SAULLES

ACTE PREMIER

Dans l'hôtel habité par M. et madame de Saulles. — Un salon, ouvrant au fond par trois grandes baies sur d'autres salons éclairés et disposés pour une soirée. — Portes latérales. — Aux premiers plans, portes plus petites.

SCÈNE PREMIÈRE

PROCOPE, MADAME PROCOPE.

Ces deux vieux domestiques sont habillés avec soin : frais, propres, tirés à quatre épingles. Lui, le teint vermeil, a les cheveux tout blancs; — elle, le teint rose, a d'abondants cheveux gris coquettement crêpés. Malgré les soixante-dix ans du mari, et les soixante-cinq ans de la femme, ils sont tous les deux réjouissants à voir.

PROCOPE, d'un ton paisible.

C'est intolérable!

MADAME PROCOPE, plus paisible encore.

C'est une existence impossible!

PROCOPE.

Oui, madame, impossible! vous me feriez blanchir les cheveux!

MADAME PROCOPE.

Et qui donc a fait tomber tous les miens?... Ah! pourquoi me suis-je mariée?

PROCOPE.

Et moi, grands dieux! moi, si bien fait pour la vie de garçon!

MADAME PROCOPE.

Il l'avoue! quel cynisme!... monsieur Procope, vous êtes...

Digitized by Google

PROCOPE.

Me traiter ainsi! elle! elle!... voyons, Nina, que me reprochez-vous?

MADAME PROCOPE, avec une ironie douce.

Moi! rien, absolument rien!... C'est vous qui êtes en droit de m'accuser! Eh bien, voyons, Gontrand, que me reprochez-vous?

PROCOPE.

Tout, ma chère! sans compter...

MADAME PROCOPE.

Gontrand, vous m'offensez!

PROCOPE.

Et vous, madame! Est-ce que vous ne m'offensiez pas du vivant de M. d'Hortal, par vos gracieusetés avec lui? Depuis six ans que madame est remariée avec M. le contre-amiral de Saulles, est-ce que vous ne m'offensez pas encore en n'étant pas moins aimable pour lui? Est-ce que vous ne m'offensez pas toujours quand vous allez passer des heures au pavillon de M. d'Hortal!

MADAME PROCOPE.

Monsieur!

PROCOPE.

Il n'y a pas jusqu'au médecin de la maison, le docteur Joseph, que...

MADAME PROCOPE.

Eh bien?

PROCOPE.

Que vous ne regardiez d'un œil beaucoup trop aimable!

MADAME PROCOPE.

Ah! le docteur Joseph! un vieillard!

PROCOPE.

Un vieillard aussi dangereux qu'un jeune homme, madame, avec une coquette comme vous! un vieillard étonnant! qui rajeunit quelquefois de vingt ans en cinq minutes, et qui vous a des yeux, alors! et des dents!... et...

MADAME PROCOPE.

C'est vrai!

PROCOPE.

Vous l'avez remarqué, Nina; je le savais bien!... (S'arrêtant.) Malheureuse! que t'avais-je fait?

MADAME PROCOPE, regardant au fond.

Le voici avec M. Léon! taisez-vous, calomniateur!

PROCOPE, à lui-même.

Le docteur! M. Léon! et elle n'a pas rougi!... oh! les femmes! quel pouvoir sur elles-mêmes!

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉON D'HORTAL, puis LE DOCTEUR JOSEPH.

MADAME PROCOPE.

Monsieur Léon, tu es avocat, sois notre juge!

PROCOPE, l'arrêtant.

Pardon!... Monsieur trouve-t-il cela décent, que ma femme lui dise toujours; « tu »?

LÉON, souriant.

Je trouve cela... bon!

MADAME PROCOPE.

Oh! je saurai m'en déshabituer! (A Léon en lui montrant Procope.) Tu vois cet homme? c'est un scélérat!

JOSEPH, entrant.

Toujours donc!

MADAME PROCOPE.

Oui, monsieur le docteur; il me fera vieillir avant l'âge, cet homme! On ne sait pas ce que je souffre de mortels chagrins!

JOSEPH.

Et depuis quand, grands dieux!

MADAME PROCOPE, avec colère.

Voilà quarante-huit ans!

JOSEPH.

Pauvre martyre! mais on rétablira peut-être le divorce... patientez!

LÉON, à Procope, en lui montrant le fond.

Voyez, Procope, il me semble qu'on arrive...

PROCOPE.

Oui monsieur... je vous remercie... (En gagnant le fond, il s'arrête auprès de madame Procope et à demi-voix.) Je n'entends pourtant pas que vous restiez enchaînée pour toujours, Nina!... nous prendrons un parti!... un parti... violent. (Il sort.)

MADAME PROCOPE, le suivant des yeux.

Quel homme cependant!... Ah! (Avec un soupir.) Toutes les femmes l'auraient aimé comme moi! (Elle disparaît par le fond.)

SCÈNE III

LÉON D'HORTAL, LE DOCTEUR JOSEPH.

Le docteur doit porter l'ancienne cravate blanche, le gilet noir montant et l'habit noir à pans carrés. Il tient à la main un chapeau bas de forme et à larges bords. — En parlant, il prend du tabac dans une boîte d'or, mais on le voit le jeter à terre et faire seulement ensuite le geste de l'aspirer.

JOSEPH.

Voilà, en vérité, des fous divertissants!

LÉON.

Oui, mais quels cœurs dévoués! Nina a élevé ma mère et elle m'a bercé, moi; Procope s'est mis à genoux pour jouer à mes premiers jeux.

JOSEPH.

Oh! je sais! je sais!... Mais parlons de vous, Léon. C'est du nouveau que de vous rencontrer chez votre mère un jour de soirée! Et puis... regardez-moi donc en face!... je vous trouve un air... qui n'est pas le vôtre ordinairement.

LÉON, souriant.

Ah! docteur, c'est peut-être moi qui suis fou! c'est peut-être moi qu'il faudrait guérir! (S'arrêtant.) Mais non! non!... je ne veux pas guérir!

JOSEPH.

Maître Léon, vous êtes amoureux!

LÉON.

Ah! vous trouvez...

JOSEPH.

Eh! mon enfant! Ca peut arriver à tout le monde. Et... (Il se rapproche de Léon, lui prend le bras comme à un camarade et rajeunissant à chaque mot qu'il dit.) Et... n'est-ce pas que c'est un état bizarre, cette langueur dont on souffre avec du plaisir à souffrir, ce retour obstiné de la pensée au même visage, cet écho intérieur qui recommence toujours telle parole, telle inflexion de voix...?

LÉON, doucement.

Oui! oui! (D'un autre ton.) Mais docteur, regardez-moi donc à votre tour. Quel singulier vieux médecin vous êtes! Avec vos habits larges, vos chapeaux de quaker et vos airs courbés, vous voudriez bien qu'on vous donnât cinquante ans!

JOSEPH.

Je les ai eus!

LÉON.

Mais...

JOSEPH.

Mais?

LÉON.

Quand j'étais petit, tenez, à la campagne, le soir, je m'échappais de la maison et tandis qu'on me croyait chez le fermier où chez le maître d'école, j'allais à travers champs humant l'air... avec délices! Comme on craignait pour moi la fraîcheur de la nuit, à ma rentrée, j'aurais peut-être fait quelque mensonge; mais... j'avais passé dans le sainfoin ou la luzerne coupée, et ce parfum-là me vendait tout de suite!... Docteur, il y a comme un parfum de jeunesse dans votre façon de parler de l'amour! Docteur, vous avez passé dans la luzerne!

JOSEPH, se vieillissant.

On est jeune à tout âge!

LÉON, le redressant.

Oui, oui, oui! surtout au vôtre! — Vous avez... trente ans, vous, docteur!

JOSEPH, en prenant son parti.

Eh! que diable voulez-vous! Le monde croit toujours plus à l'expérience des vieux qu'à la science des jeunes! Et les parents, les tuteurs, les maris, ont moins peur de la maladie que du médecin, quand le médecin... c'est moi! J'ai trente ans, mon cher! Il paraît que ce n'est pas assez! de plus (et c'est horrible!) on dit!... vous savez: *On*, monsieur *On*, ce bavard à mille langues, ce médisant, cet indiscret, cet infatigable colporteur de cancans; *On*, cet espion que je trouve partout et que je ne peux étrangler nulle part; *On*, enfin! on dit, on prétend, on s'obstine à répéter que (pour un médecin!) je suis... (j'en rougis, parole d'honneur!) on dit que je suis trop... trop aimable, trop agréable, trop gentil enfin! Et qu'au lieu de soulager les familles, je suis capable de les ravager! et dame! je ne suis pas riche: je ne dois pas être gentil; j'ai ma clientèle à faire: je n'ai pas le moyen d'être jeune à toute heure!

LÉON.

Et voilà pourquoi vous vous donnez quelques années de plus?

JOSEPH.

Sauf à m'en retirer le double plus tard!

LÉON.

Pauvre docteur!

JOSEPH.

Mais c'est trop nous occuper de moi, c'est de votre maladie qu'il est question. Voyons, voulez-vous que je vous donne une bonne consultation? Parlez-moi franchement.

LÉON.

Je veux bien. Vous savez, mon respectable ami, que ma mère a eu pour tuteur votre client M. Fromont; vous savez. .

JOSEPH, l'arrêtant.

Je sais tout maintenant. Assez!

LÉON.

Comment, vous savez tout!

JOSEPH.

Eh! oui parbleu!... Vous avez voulu être avocat, et, il y a quelques mois, vous avez plaidé votre premier procès. Qui est-ce qui vous avait confié sa cause? M. Froment, négociant. L'affaire était délicate; il s'agissait de gros chiffres... et de la considération de votre client! Mais M. Fromont voulait être agréable à sa pupille, il craignait peut-être qu'un avocat connu lui demandât trop d'argent... il a mis sa confiance en vous, et vous, pour votre début, vous avez gagné son procès. Or, M. Fromont, qui s'est marié tard, est resté veuf avec une fille....

LÉON.

Charmante!

JOSEPH, affirmativement.

Charmante. Vous l'avez vue entre son père et sa grand'-mère; vous l'avez revue... vous l'aimez. Et ce soir, si vous êtes descendu de votre pavillon et si vous êtes ici, ce n'est pas pour moi, ni pour votre beau-père, ni pour votre mère, mauvais fils! c'est pour rencontrer mademoiselle Marthe Fromont. Y suis-je? La maladie en est-elle là? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, mais... c'est assez grave.

LÉON.

Grave!... en quoi donc?

JOSEPH.

Êtes-vous négociant?

LÉON.

Non! Mais M. Fromont, surtout depuis le procès, me traite avec estime, avec amitié.

JOSEPH.

M. Fromont, oui! c'est naturel, mais... sa mère?

LÉON.

Ah! je dois convenir que madame Fromont ne me regarde pas d'un œil aussi favorable... et je me demande pourquoi?

JOSEPH.

Vous venez de le dire pourquoi : vous n'êtes pas négo-

ciant! vous ne savez donc plus à quelles gens vous avez affaire? La main de l'amoureux a donc mis un bandeau sur les yeux de l'avocat?

LÉON.

Faites-moi voir clair!

JOSEPH.

Nous, mon ami, nous comprenons, ou tout au moins, nous respectons l'esprit humain dans toutes ses voies ; mais il y a des gens qui ne lui en permettent qu'une : le commerce. Ils ne reconnaissent, ils n'aiment, ils n'admirent que le commerce ; pour eux, cela dit tout, cela peut tout, cela est tout. Le commerce les fanatise... jusqu'à l'héroïsme! Et ce culte-là deviendrait peut-être sublime, si le Paradis pour ses croyants, ce n'était pas les caves de la banque où ils envoient dormir leur argent. Heureusement, le dieu qu'on adore dans ce monde-là est un dieu Janus. De ses deux faces, l'une s'appelle l'argent, mais l'autre s'appelle l'honneur! Cela est donc respectable, cela a sa beauté, sa force, ses droits, et il faut compter avec cela! Tous les gouvernements le font!

LÉON.

Vous commencez à m'effrayer.

JOSEPH.

A ces causes, comme vous dites au palais, rien ne représente mieux le commerce dans son orgueil et sa puissance, dans ses petitesses et ses vertus que cette famille Fromont où votre cœur s'aventure ; et personne ne représente mieux ces Fromont que la mère de votre client! Cette douairière du *Doit* et de l'*Avoir* est née rue du Sentier, à l'entresol, entre la caisse et le magasin, au bourdonnement de la voix des commis et au doux bruit des camions dans la cour. Le père s'appelait Chaumont, son associé Lacarrière, et rien ne voulait si bien dire travail et probité que ce grand nom révéré des garçons de banque « *Chaumont-Lacarrière.* » Vous devinez la vie de l'aïeule de Marthe : quand elle resta veuve, elle fit de son fils son associé, en le mariant ; et toujours, comme dans les additions de son grand-livre, deux et deux ont fait quatre, dans les battements de ce cœur Chaumont-Lacarrière!

LÉON.

Vous finirez par m'ôter tout espoir!

JOSEPH.

Mon enfant, il faut s'habituer de bonne heure à regarder la vérité en face. Je sais que madame Fromont a bien accueilli certaines ouvertures pour un mariage entre sa petite-

fille et la maison... Non! je veux dire le jeune Charles Dufort, de la maison Dufort et neveu, riche à ce qu'on dit...

LÉON.

Un imbécile!

JOSEPH.

Mais non!... pas trop. Au reste, vous le verrez peut-être ici, madame Fromont lui a fait l'honneur de le présenter. Mais n'oublions rien. Avez-vous dit à mademoiselle Marthe que vous l'aimez?

LÉON.

Jamais!

JOSEPH.

C'est bien.

LÉON.

Mais elle en est sûre, allez, mon ami!

JOSEPH.

Et... croyez-vous qu'elle vous aime?

LÉON.

J'en suis sûr! oh! je connais Marthe!

JOSEPH.

Vous l'appelez Marthe?

LÉON.

Toujours! en moi-même! Et, en elle-même, je sens bien qu'elle ne m'appelle pas M. d'Hortal!

JOSEPH, l'arrêtant.

Savez-vous une chose?

LÉON.

Laquelle?

JOSEPH.

Vous m'avez consulté à temps.

LÉON.

Qu'allez-vous m'ordonner?

JOSEPH.

D'abord de vous abstenir en tout ce qui pourrait aggraver le mal. Ces plaies-là, voyez-vous, quand la gangrène s'y met, c'est le diable pour en venir à bout! Mademoiselle Fromont va arriver, vous ne causerez pas avec elle, vous ne lui demanderez pas de danser avec vous.

LÉON.

Mais...

JOSEPH.

Il faut me le promettre!

LÉON, après avoir hésité.

Je vous le promets.

JOSEPH.

Merci! Puis, suivez-moi bien! Demain, vous déjeunerez avec M. et madame de Saulles. Quand les gens se seront retirés, vous prendrez la main de votre beau-père et...

LÉON, vivement.

Non! Je ne ferai pas cela!

JOSEPH.

Léon!..

LÉON, résolûment.

Je ne ferai pas cela. Je ne vous parlais pas de M. de Saulles, moi!... pourquoi me parlez-vous de lui?

JOSEPH, après un temps.

Mon cher Léon! je l'ai déjà remarqué, vous ne rendez pas justice à votre beau-père et cela m'afflige! Un garçon de votre mérite doit apprécier les mérites d'un homme comme le contre-amiral de Saulles... (Regardant au fond.) Mais silence! voici votre mère... n'oubliez pas qu'elle l'a jugé digne d'elle!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISARD, puis MADAME DE SAULLES.

Au moment où Joseph et Léon remontent la scène pour aller au-devant de madame de Saulles, on voit une petite porte s'ouvrir au premier plan et une tête de vieux marin qui s'y montre; il va entrer, mais il recule aussitôt en disant :

LOUISARD.

Allons bon! du monde! et des femmes encore! sacrrrrr! (Il referme la porte et disparaît.)

MADAME DE SAULLES, à Léon.

Nina me dit que tu es là, mon enfant, que je suis heureuse! (Elle l'embrasse, puis se tournant vers Joseph.) Bonsoir, docteur! (Admirant Léon.) Mais voyez donc! quel beau jeune homme en soirée chez moi! Et il a voulu devancer tout le monde pour m'appartenir un peu! comme c'est gentil! cet empressement-là! et comme je t'en remercie, Léon!

LÉON.

Ne me remerciez pas, ma mère... pardonnez-moi plutôt. J'ai été bien inexact depuis quelque temps dans ce salon; mais vous savez!... le monde m'effraye plus qu'il ne m'attire; puis, les études nécessaires à ma profession, un travail croissant, car les clients m'arrivent déjà!...

MADAME DE SAULLES.

Je sais, oui! Comment donc! est-ce qu'on ne lit pas la *Gazette des Tribunaux* ici, maintenant! Je sais que tu as des causes et que tu les gagnes!

LÉON.

Assez souvent. J'ai un si bon moyen!

MADAME DE SAULLES.

Un moyen?

LÉON.

Oui. Je ne plaide pas tout, vois-tu. Je choisis de mon mieux les clients et les procès. Je m'attache le plus que je peux à des causes gagnées d'avance devant l'équité!

JOSEPH.

Et il veut qu'on le sache.

LÉON.

Sans doute! pour bénéficier de la prévention favorable que ma... ma spécialité doit inspirer aux juges. Je veux qu'ils se disent : Ah! ah! Me d'Hortal défend cet homme-là! cet homme-là doit être dans son droit. Comprenez-vous la force que cela donne?

JOSEPH.

C'est d'une rouerie infernale! (A part.) Plaidera-t-il souvent?

MADAME DE SAULLES.

Mon cher fils! (A Joseph.) Vous me le soignez bien, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Oh! oh! Si je ne le soignais pas bien, celui-là!... (D'un autre ton.) En ce moment-ci, pourtant... (il prend la main de Léon et semble lui tâter le pouls) nous éprouvons un certain trouble, un commencement d'excitation (Bas à Léon.) Avouons l'amour, avouons!... c'est le moment!

LÉON.

C'est vrai, ma mère! Il faut que je vous le dise... Je... je...

JOSEPH.

Allons donc! (Haut.) Madame, Léon est amoureux.

MADAME DE SAULLES, saisie.

Ah! déjà!... déjà!.. Ces enfants! ça ne vous laisse pas le temps de les aimer!... Ils ont eu vingt ans hier, ils vous appellent encore maman!.. et il faut qu'ils se hâtent d'aimer loin de vous! Qui donc aimes-tu?

PROCOPE, venant du fond.

Voici M. Fromont et sa famille.

SCÈNE V

LES MÊMES, FROMONT, MARTHE, MADAME FROMONT.

MADAME DE SAULLES.

Bonsoir, mon cher tuteur!

FROMONT.

Ma chère Jeanne!

MADAME DE SAULLES, à madame Fromont.

Madame!

MADAME FROMONT, l'embrassant au front.

Jamais en retard, nous autres! vous voyez; l'habitude d'être exacts!

MADAME DE SAULLES.

Je vous rends grâces pour cette habitude-là. (Bas à Joseph en lui montrant des yeux Léon et Marthe.) Comme il la regarde! c'est elle?

JOSEPH, de même.

Oui, madame, c'est elle. Sachez aussi vite s'il est aimé.

MARTHE, allant à madame de Saulles.

Et moi, madame, vous ne m'avez pas embrassée! (Après l'embrassement.) J'aurais été jalouse!

MADAME DE SAULLES.

Chère enfant! (Bas à Joseph.) Je crois bien qu'il est aimé! Voyez-vous comme on m'embrasse!

MADAME FROMONT.

Bonsoir, docteur!

JOSEPH, par distraction présentant sa tabatière.

Madame!

MADAME FROMONT.

Mais il n'y a rien dans votre tabatière!...

JOSEPH, faisant l'étonné.

Déjà plus rien!

MADAME FROMONT, lui offrant de son tabac.

Nous sommes allées pour vous voir tantôt, docteur, moi et ma petite-fille... vous l'a-t-on dit?

FROMONT.

Le docteur était donc malade?

JOSEPH.

Par exemple! Est-ce que les médecins sont malades! Jamais! Ils sont même tenus de vivre très-vieux... je ne

m'en plains pas : je me porte comme à... trente ans, moi! Mais, mademoiselle et moi, nous avons nos petits secrets.

MADAME DE SAULLES, souriant.

A la suite de certaines visites à des étages élevés, où, elle aussi porte la guérison!

MARTHE, à demi-voix.

Silence donc, madame!

MADAME DE SAULLES, reprenant.

La voilà tout à fait grande, cette mignonne!

FROMONT.

Oui, oui! En tout, l'échéance arrive! Mais le printemps des enfants, c'est l'hiver des parents!

JOSEPH, montrant la bonne mine de Fromont.

Quel hiver! mon automne s'en accommoderait!

LÉON, à part.

Son automne!

MARTHE.

Selon votre calendrier, M. le comte de Saulles serait un bel été! Nous venons de le voir : quelle vraie noblesse on sent en lui! quelle confiance il inspire!

JOSEPH, en regardant Léon.

Le comte de Saulles porte en lui tout ce qui atteste un beau caractère au bout d'une belle carrière!

FROMONT.

Oui, ma foi! Tandis que nous faisions des chiffres derrière nos comptoirs, lui, pour glorifier notre pavillon, pour affranchir notre commerce, il allait risquer sa vie au bout du monde!

MADAME FROMONT, bas.

Il n'est pourtant pas nécessaire d'aller si loin pour montrer son caractère!

MADAME DE SAULLES.

Léon, aussi, aura une belle carrière!

LÉON.

Si elle n'est pas illustre comme celle de M. de Saulles, je réponds qu'elle ne sera pas moins honorable!

FROMONT.

J'en réponds aussi.

MADAME FROMONT, entre ses dents.

Oui! oui! Il parlera beaucoup!

JOSEPH, qui a entendu.

Décidément la douairière n'est pas pour nous! (Prélude de danse. Mouvement dans les salons. Joseph continue.) On va danser. (A madame Fromont.) Allons voir sauter la jeunesse madame. nous qui n'avons plus nos jambes de quinze ans. (A part.) je plaiderai pour l'avocat.

MADAME FROMONT.

Allons, docteur! Belle soirée, n'est-ce pas? comme on se sent chez des gens heureux!

MADAME DE SAULLES, à Léon.

Fais-moi danser, puisque tu me trouves belle ce soir!

LÉON.

Oh! chère mère! que de regrets! moi qui ai demandé ce quadrille à mademoiselle Fromont...

MADAME DE SAULLES.

Va, mon ami! (A elle-même.) Résignons-nous... tout en m'occupant de lui!... M'accorderez-vous une contredanse... parlée, monsieur Fromont?

FROMONT.

Volontiers! (Il se dirige vers le fond, tandis que Léon s'approche de Marthe.)

MADAME FROMONT, continuant haut la conversation qu'elle vient de commencer avec Joseph.

Ainsi, docteur, vos ordonnances?

JOSÉPH, avec colère, en regardant Léon, au moment de disparaître.

Mes ordonnances? Ah! madame! si vous saviez comme on les suit! (Léon et Marthe entrent après eux dans le salon du fond.)

SCÈNE VI

LOUISARD, il rentre du côté opposé à sa première sortie.

Tiens! j'ai fait le tour! me voilà revenu ici!... (Avançant.) Si l'amiral y était?... Non. (Regardant du fond.) Et du monde! du monde partout! et partout des femmes sacrrr! Ça m'intimide, moi, le monde! et les femmes, ça me fait peur! ça me donne la chair de poule!... j'en vois là, qui sont belles comme des trois ponts! mais tant plus qu'elles sont belles, tant plus que j'en frissonne!... Je veux pourtant voir l'amiral! mais je n'ose plus avancer!... Retournons par-là, et tâchons de l'accoster au passage!... Sacré mille millions de milliards de mille!... C'est joli un bal, mais les femmes, c'est bien gênant! sacrrrrr! (Il disparaît.)

SCÈNE VII

LÉON et MARTHE. Ils reviennent du fond.

MARTHE, étonnée.

Eh bien, monsieur Léon... nous n'allons donc pas danser?

LÉON.

Ne venez-vous pas de dire que...

MARTHE.

Que justement, nous allions avoir M. Charles Dufort pour vis-à-vis... Eh bien ?

LÉON, avec un peu d'embarras.

Pardon ! mademoiselle ! mais... si... comme M. Fromont et ma mère... au lieu de danser ce quadrille, nous le... parlions ici ?

MARTHE.

Non, monsieur, on ne me l'a pas permis. (Elle fait un pas vers le fond ; Léon la retient doucement.)

LÉON, hésitant.

Mademoiselle... est-ce que... vous n'avez pas entendu parler de certaines négociations... qui vous intéressent, entre votre famille et... celle de... M. Dufort ?

MARTHE.

Non, monsieur. (Montrant le fond.) Le quadrille est commencé...

LÉON, tristement.

Eh bien allons... (s'arrêtant après quelques pas) non, non, je ne pourrais pas voir cette homme-là en face de moi !

MARTHE, surprise.

Mais...

LÉON, avec abandon.

Ah ! mademoiselle ! il ne vous aimera jamais comme... (Il s'arrête, et, se plaçant devant Marthe qui fait un mouvement de retraite.) Pardon ! oh ! pardon et laissez-moi dire ! Je suis bien jeune pour oser vous conseiller ; mais ma jeunesse à moi n'est pas comme celle des autres... ce que j'ai ressenti avant d'avoir vingt ans a mûri m'a raison et m'a rendu sérieux Vous pouvez donc m'écouter !... Bientôt, mademoiselle, demain peut-être, on vous parlera de... de mariage... Eh bien, je vous en prie !... demandez-vous alors, demandez-vous seulement si votre mère eût approuvé le choix qu'on aura fait pour vous. Votre mère vous adorait, elle était la droiture et la bonté mêmes !

MARTHE, avec une tristesse douce.

Vous vous en souvenez donc, monsieur Léon, de ma mère.

LÉON

Ah ! si je m'en souviens ! Elle était douce, belle, charmante ! par-dessus tout, elle était bonne ! oh ! bonne... comme ma mère à moi. En parlant, de cette belle voix pure, que j'entends encore dans la vôtre... on eût dit qu'elle répandait autour d'elle l'espérance et la sérénité ! (En l'écoutant, Marthe s'est assise sur une causeuse. Léon continue.) Je l'ai vue ici ... en soirée... je l'ai vue assise... là... où vous êtes. (Il montre la place restée vide auprès de Marthe sur la causeuse ; Marthe ne cesse plus de la regarder.) C'était du vivant de mon père... j'étais exact dans ce temps-là. (Il met la main sur ses yeux et se tait.)

MARTHE, émue.

Elle vous aimait bien, monsieur Léon, ma mère ! vous étiez encore très-jeune, elle vous estimait déjà ! Et quand, devant elle, on vous accusait d'être un peu... un peu...

LÉON, doucement et tristement.

Sauvage ?

MARTHE, achevant.

Comme elle vous défendait ! Le jour où madame de Saulles apprit à mes parents que vous vouliez être avocat, j'étais là. Mon père et surtout bonne maman se mirent à railler gaiement ce que vous appeliez, disaient-ils, votre vocation. « Laissez, dit ma mère, laissez faire ce bon garçon ; croyez qu'il a consulté ses forces et sa conscience et qu'il ne se trompe pas. Comme il ne dit rien sans croire à ce qu'il dit, il parlera bien ; et comme rien de vénal n'est en lui, il ne servira que le bon droit, laissez-le faire ! On sera content de lui ! » (Avec entraînement.) Oh ! chère mère ! Madame de Saulles l'embrassa, je l'aurais bien embrassée aussi ! (Elle s'arrête confuse et après un silence embarrassé pendant lequel Léon la regarde avec ravissement.) Mais... nous dansons ensemble, monsieur Léon, et le quadrille... est bien avancé.

LÉON, s'animant peu à peu.

Oh ! laissons-le finir ! et parlons encore de ce qui nous est doux ; de nos mères, de leur bonté ! la bonté ! c'est la vertu divine, la première, celle qui contient les autres !... aussi, me suis-je juré de n'aimer jamais qu'une femme semblable de cœur à votre mère ou à la mienne... je me suis tenu parole !

MARTHE, troublée.

Vous avez... (Ici paraît M. Fromont, venant du fond. Il écoute.)

LÉON.

Oui ! car je l'ai rencontrée, l'élue de mon âme !

MARTHE, plus troublée.

Monsieur Léon !

LÉON, s'animant encore.

Et si votre mère était là pour vous montrer celui qui saura le mieux se rendre digne de vous, ah ! je sens bien que ce n'est pas M. Dufort qu'elle choisirait !

MARTHE, comme à elle-même.

Non ! non !

LÉON.

A moins que... consultant votre cœur...

MARTHE, de même.

Mon cœur ! Elle y lisait si bien !

LÉON.

Quel nom y eût-elle donc trouvé ?

MARTHE.

Épargnez-moi !

LÉON.

Quel nom, chère Marthe ? oh ! dites-le-moi enfin !

MARTHE.

Je ne puis le dire... qu'à mon père...

FROMONT, s'avançant..

Eh bien, me voilà, ma fille !

MARTHE, éperdue.

O mon Dieu ! mon père, je disais... je voulais dire... Car vous êtes un très-bon père !... mais... où donc est ma bonne Maman ? (Elle se sauve. Léon, saisi, s'est un peu écarté)

SCÈNE VIII

FROMONT, LÉON D'HORTAL.

FROMONT.

Vous plaidez bien, monsieur d'Hortal ; mais je vois qu'il vous faut de beaux honoraires !

LÉON.

Monsieur !... Est-ce un crime que de n'avoir pu se défendre d'aimer...

FROMONT.

Un ange comme ma fille, n'est-ce pas ? Non, ma foi non ! Mais... je suis le père, moi, monsieur !... Et j'ai bien le droit d'intervenir dans des duos comme celui dont je viens

d'entendre le finale... Diable!... mais... tout cela a marché bien vite, dites-moi donc!... Combien y a-t-il que vous aimez ma fille?

LÉON, se rassurant un peu.

Comme je n'ai aimé qu'elle, monsieur, il me semble que je l'ai toujours aimée! Oui, c'est un ange! Je ne le dis pas comme vous, en riant, moi!

FROMONT.

C'est que je ne la connais peut-être pas assez, moi!... Que voulez-vous! je ne suis que son père!

LÉON.

Quand j'ai plaidé pour vous, je pensais à elle... Vous m'avez remercié, mais c'est elle qui a gagné votre cause!

FROMONT.

Vraiment!... je ne savais pas... Ce qui n'empêche pas... eussiez-vous aimé Marthe encore plus... que si vous n'aviez pas eu de talent, je perdais mon procès?... Mais vous en avez, du talent! et vous êtes un garçon loyal, brave, laborieux, de bonne famille!... vous ne devez votre valeur qu'à vous-même, c'est là le mal, pardieu! (Se reprenant.) C'est-à-dire... Bah! allez me chercher madame Fromont.

LÉON, ravi et lui prenant les mains.

Ah! monsieur!

FROMONT.

Oh! tout n'est pas fini! Oubliez-vous qui nous avons à vaincre... une Chaumont-Lacarrière, monsieur? Ah! ah!... Allez me la chercher!

LÉON, joyeux.

J'y cours, monsieur, et... je veux espérer!... je... j'espère! (Il sort en courant.)

SCÈNE IX

FROMONT, puis PROCOPE, puis LOUISARD.

FROMONT.

Il me plait, ce garçon!... Il n'est pas du commerce... malheureusement!... Mais il mériterait d'en être! et on le croirait de mon temps où les jeunes gens valaient certes mieux qu'aujourd'hui!... Il aime vraiment ma fille... je crois qu'ils peuvent être heureux!... ils le seront... Oui, mais!... comment arriver là?... Éconduire les Dufort, cela est encore possible; et d'ailleurs, nous n'avons pas échangé notre parole; mais

faire dire oui à la mère Fromont : diantre! (Procope paraît avec un domestique portant un plateau chargé de rafraîchissements; sur l'indication de Procope, le domestique va à M. Fromont qui fait un geste de refus. Le domestique sort. — Procope va sortir aussi, mais il est arrêté par Louisard qui vient de reparaître à droite)

LOUISARD.

Chut! Vous m'avez l'air d'être le maître d'équipage des domestiques, vous!

PROCOPE, étonné.

Oui... à peu près!

LOUISARD.

Alors, mon petit homme, il faut que tu sois mon sauveur. (Étonnement de Procope.) Arrivez au vent! qu'on vous dise deux mots. (Il emmène Procope par la droite.)

FROMONT, se frappant le front et reprenant.

Mais c'est une idée admirable qui me vient là! Si je me dépêchais d'engager ma parole aux parents de Léon, une fois d'accord avec eux sur les intérêts... tout serait dit ; aux observations de ma mère je ne répondrais qu'un mot : « Ma parole est donnée! » Parfait! mais il faut causer avec la famille, empêcher Léon de parler à ma mère avant que... (Voyant entrer M. et madame de Saulles.) Ah! M. de Saulles... mettons les instants à profit!...

SCÈNE X

FROMONT, M. DE SAULLES, MADAME DE SAULLES.

M. DE SAULLES.

Seul ici, monsieur Fromont!

FROMONT, d'un ton soucieux.

Seul!... oui, ma foi! et j'en suis enchanté, puisque vous voilà.

MADAME DE SAULLES.

Vous êtes aimable avec un sérieux...

FROMONT.

Oh! c'est que... c'est assez sérieux ce que je veux vous dire...

M. DE SAULLES.

Parlez!...

FROMONT.

Ma chère Jeanne, je crois qu'il y a entre nos enfants, quelque chose comme...

MADAME DE SAULLES.

De l'amour. Vous croyez?... J'en suis sûre, moi!

M. DE SAULLES.

C'est là précisément ce que madame vient de m'apprendre. Eh bien, mon cher Fromont?...

FROMONT.

Eh bien, mon cher amiral, je vous avoue que... cette... nouvelle m'a tout d'abord extrêmement contrarié. Eh! oui! soyons francs! Il ne m'était jamais venu dans l'esprit, pas plus à moi qu'à ma mère, que Marthe pût s'établir autrement que dans le commerce. Toutefois, je reconnais qu'entre elle et Léon une union est possible...

MADAME DE SAULLES.

Ils s'aiment d'ailleurs, n'oublions pas cela.

M. DE SAULLES, les arrêtant d'un geste.

Pardon! Je ne suis que le beau-père de Léon, moi! Je me permettrai pourtant de demander si vous n'agissez pas avec un peu de hâte? Est-ce que pour causer de cette chose grave : l'avenir des enfants!... vous n'aimeriez pas mieux une soirée en famille?... Quand il est question du bonheur de ceux qui nous sont chers, la paix du foyer conseille plus sûrement que la gaieté d'un bal!

FROMONT, vivement.

Vous avez certainement raison, mais j'ai des raisons, moi, pour ne pas perdre de temps... Pardonnez-moi donc une précipitation... qui n'est pas dans mon caractère et allons au but.

MADAME DE SAULLES.

Vous seriez donc disposé à accepter Léon pour gendre?..

FROMONT.

Si vous ne voyez là aucune mésalliance! Fromont, cela ne veut guère dire une famille noble!

M. DE SAULLES, souriant.

Non! mais cela veut dire une noble famille, et avec celles-là on ne se mésallie jamais!

FROMONT, saluant.

Entre nous... je le pensais... Eh bien, puisque nous sommes d'accord sur le principe, attaquons une question grave: celle des intérêts!... Ma fille... (ne parlons pas des espérances n'est-ce pas? cela éveille un ordre d'idées qui ne m'est point agréable...) ma fille a trois cent mille francs de dot... mais... ma chère Jeanne, M. d'Hortal, a dissipé votre fortune avec la sienne...

MADAME DE SAULLES, devenue triste et sérieuse.

Il a laissé...

FROMONT.

Douze cents francs de rente, oui, qui sont déjà à son fils; il vous a laissé ce petit hôtel où nous sommes et qui est un bien de famille, mais... c'est tout; et il n'y a pas là de quoi constituer une dot pour Léon!... Les intérêts... sont les intérêts! il faut sauvegarder l'avenir de ceux qu'on aime... et... j'ai eu l'honneur de vous dire que l'apport de ma fille serait de trois cent mille francs.

M. DE SAULLES, très-calme.

Monsieur Fromont, en apprenant l'amour de M. Léon d'Hortal pour mademoiselle votre fille, vous n'avez pas condamné aussitôt cet amour.

FROMONT.

Non, sans doute... parce que...

M. DE SAULLES.

Parce que vous saviez quelle était ma fortune à moi, et quelle était mon affection pour madame et pour son fils.

FROMONT.

Eh! oui, je savais cela!

M. DE SAULLES.

Vous ne vous serez trompé en rien, monsieur! et puisque je n'ai pas d'enfant... comme si le sort voulait me faire concentrer sur Léon toute ma tendresse! Puisqu'il m'est permis d'être pour quelque chose dans le bonheur de ce jeune homme...

FROMONT.

Eh bien?...

M. DE SAULLES.

Sachez que ma fortune lui appartiendra, puisqu'elle appartient à sa mère... Mais ne parlons pas des espérances...

FROMONT.

Non! non! ne parlons pas de ça!

M. DE SAULLES.

Veuillez seulement dire vous-même à quel chiffre il vous convient que nous fixions la dot de mon fils d'adoption. Ce chiffre est accepté d'avance.

FROMONT.

Donnez-lui... ce que je donne à Marthe!

M. DE SAULLES.

C'est entendu!

FROMONT.

Voilà qui est dit... vous avez ma parole.

Digitized by Google

M. DE SAULLES.

Vous avez la nôtre.

FROMONT.

Parfait!

MADAME DE SAULLES, à M. de Saulles.

Georges, je vous remercie. (A elle-même.) Il sera heureux, mon cher enfant!

FROMONT, se frottant les mains.

Maintenant, madame Fromont peut venir!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARTHE, PROCOPE, puis MADAME FROMONT, LÉON D'HORTAL et LE DOCTEUR JOSEPH.

MADAME DE SAULLES.

Venez, Marthe! venez entre nous!

PROCOPE, à M. de Saulles.

Il y a par là un marin qui voudrait voir monsieur! un ancien marin qui se nomme Louisard.

M. DE SAULLES.

Louisard, à Paris!

PROCOPE.

Il s'excuse de venir si tard... mais...

M. DE SAULLES.

Il arrive du Havre! Il faut le bien traiter Procope, et le conduire chez moi... j'irai l'y retrouver tout à l'heure (Procope salue et se retire.)

MARTHE, à madame de Saulles.

Comme vous me regardez, madame! Il vous est arrivé quelque joie? faites m'en part bien vite!

MADAME DE SAULLES.

La joie arrive avec vous, mon enfant! Répondez!... voulez-vous être la femme de mon fils?

MARTHE, troublée.

Si je veux! (Elle s'arrête en regardant M. Fromont.)

FROMONT.

Parle selon ton cœur!

MARTHE, rougissant.

Mon bon père! (Se cachant le visage dans les bras de madame de Saulles.) Oui, madame, je veux bien vous appeler ma mère!

MADAME DE SAULLES.

Et Léon sera heureux, n'est-ce pas, ma fille?

Digitized by Google

FROMONT, à madame Fromont, qui parait au bras de Léon.

Madame Fromont, vous arrivez à propos. J'ai à peu près marié Marthe... (Mouvement de Léon.)

MADAME FROMONT.

Tiens! moi aussi!

FROMONT.

Et comment?

MADAME FROMONT.

Je viens de causer avec l'oncle Dufort et...

FROMONT.

Et moi, ma mère, pour la première fois, j'ai traité sans vous en faire part...

MADAME FROMONT.

Que signifie?

FROMONT, sans s'arrêter.

M. et madame de Saulles m'ont demandé pour M. d'Hortal la main de ma fille...

MADAME FROMONT.

Impossible!

FROMONT.

Je la leur ai accordée.

MADAME FROMONT.

Impossible!!!

FROMONT.

Nous avons échangé notre parole.

MARTHE.

Oui, bonne maman, papa a donné sa parole! (Tous font un signe affirmatif.)

MADAME FROMONT, attérée.

Ah!... Je n'ai plus rien à dire! (Elle tombe assise.)

LÉON, prenant la main de Joseph qui vient d'entrer.

Ah! mon ami!

FROMONT.

Monsieur d'Hortal, vous voici mon gendre! (A Joseph.) Et voilà comme je mène les affaires moi; docteur, qu'en dites-vous?

JOSEPH.

C'est superbe! (A lui-même.) Ça va trop bien!

LÉON, tout éperdu, allant de Fromont à madame de Saulles.

Ah! ma mère!... Monsieur Fromont! (Courant à Marthe et lui prenant les mains.) Vous, ma femme! vous! (Avec explosion.) Mon Dieu! que je suis heureux!

FROMONT, bas à Léon.

Vous ne dites rien à votre beau-père...

LÉON.

Qu'ai-je à lui dire ?

FROMONT.

Vous avez... à le remercier !

LÉON, étonné.

De quoi donc ?

FROMONT.

Sans lui, votre mariage ne se faisait pas.

LÉON, de même.

Mon mariage ne se faisait pas !

FROMONT, achevant.

L'amiral verse trois cent mille francs, mon bel ami !

LÉON.

Pourquoi cela ?

FROMONT.

Comment ! pourquoi cela ?... Mais parce que je les ai demandés pour vous.

LÉON, regardant M. de Saulles.

Ah !

FROMONT, continuant.

Croyez-vous donc que j'irais donner ma fille à un homme qui n'a rien ?

LÉON.

Rien ! mais là, tout à l'heure, vous reconnaissiez que j'avais quelque talent !

FROMONT.

Eh bien ?

LÉON.

Que j'étais loyal, laborieux, de bonne famille !

FROMONT.

Certes ! Mais cela ne constitue pas la dot que je voulais pour vous ! eh bien, cette dot, on vous la donne. Le chiffre est-il trop mince ?

LÉON, froissé.

Ah !

FROMONT.

Est-il trop fort ? Expliquez-vous à la fin !

LÉON, après avoir encore regardé M. de Saulles.

Ainsi, monsieur, vous m'accorderiez votre fille, si j'étais riche de trois cent mille francs ?

FROMONT.

Oui, monsieur !

LÉON.

Et vous ne me la donneriez pas, si je n'avais pour fortune que mon talent ?

FROMONT.

Non, monsieur !

LÉON.

Mais, si je vous demandais mademoiselle Fromont sans dot ?

MADAME FROMONT.

Pauvre Marthe ! Il ne manquerait plus que ça !

MADAME DE SAULLES, à Fromont.

Mon ami !

FROMONT.

Eh ! ma chère ! Je vous ai dit que j'entendais assurer l'avenir... je n'ai pas fait d'autre condition... mais celle-là est formelle et je la maintiendrai !

M. DE SAULLES.

Un instant ! (Retenant Joseph qui se retirait.) Restez ! (A Léon.) Je ne sais, monsieur, quel motif on peut donner à vos hésitations, mais c'est au sujet d'une offre faite par moi qu'elles viennent de se produire... je vous somme de déclarer tout haut si vous suspectez en quoi que ce soit l'origine de ma fortune ?

LÉON.

Votre fortune est honorable, monsieur !... tout le monde le sait et je le sais comme tout le monde.

M. DE SAULLES.

Merci !...

JOSEPH, bas à Léon.

Il y va de votre bonheur, acceptez donc !

MADAME DE SAULLES, suppliant.

Léon ! mon enfant !

MADAME FROMONT.

Eh bien monsieur ?... nous attendons.

FROMONT.

Eh bien ?

LÉON.

Eh bien ! (Il regarde sa mère, puis Marthe et surtout M. de Saulles. On voit qu'il est livré à un combat douloureux.) Eh bien... (Comme se jetant dans une idée.) Ah ! (A M. de Saulles.) Vous avez un beau

nom, monsieur! vous êtes de ceux dont la vie publique s'écrit à la clarté de la gloire, et dont la vie privée elle-même éveille les sympathies et les curiosités. On dit que jeune encore, entré depuis peu dans la marine de l'État, vous auriez pu faire un mariage qui était pour vous une fortune... mais ne voulant devoir la vôtre qu'au mérite, au travail, vous avez, dit-on, refusé!

M. DE SAULLES.

C'est vrai!

LÉON.

Les parents qui vous confiaient ainsi leur fille ne ressemblaient pas à M. Fromont. (Mouvement confirmatif des Fromont.) Mais ma fierté, monsieur, ressemble à la vôtre. J'entends comme vous, ne rien devoir qu'à moi-même! je vous remercie donc... je vous remercie beaucoup... mais... même de vous, monsieur, je n'accepte rien!...

MADAME FROMONT.

Ce jeune homme est fou!

JOSEPH, à part.

Refuser trois cent mille francs! c'est un cas nouveau!

LÉON, entendant et achevant.

Qu'on appelle ma résolution de la démence; vous, monsieur, vous l'interprèterez mieux en comprenant qu'à votre argent je préfère votre exemple!

MARTHE, s'écriant.

Ah! Léon!

MADAME FROMONT, l'arrêtant.

Ma fille, nous n'avons plus rien à faire ici!

MARTHE.

Partons, ma mère!

MADAME DE SAULLES.

Léon! on l'emmène! elle pleure!

MARTHE.

Ah! Léon, vous ne m'aimez pas!

LÉON.

Marthe!...

MADAME FROMONT.

Marthe ne vous répondra plus, monsieur. (Léon fait encore un mouvement du côté de Marthe que Fromont et madame Fromont emmènent, suivis de Joseph; mais M. de Saulles prend Léon par le bras. Il l'emmène à l'écart et, lui montrant ceux qui sortent.)

M. DE SAULLES.

Vous avez pu leur donner le change, monsieur, mais vous

n'avez trompé ni votre mère ni moi... Vos motifs ne sont pas ceux que vous venez de dire... (Silence.) Il y a autre chose!

LÉON.

Certes!

M. DE SAULLES.

A quels sentiments obéissez-vous donc?

LÉON, après avoir regardé autour de lui et vu sa mère qui regarde avec angoisse.

Si je le disais, monsieur, ce ne serait qu'à vous seul!

M. DE SAULLES, après une courte hésitation et voyant arriver de nouveaux invités.

Eh bien, dans une heure, je vous attends chez moi.

LÉON.

Vous le voulez?

M. DE SAULLES.

Je l'exige! (Léon s'incline puis il s'éloigne; M. de Saulles avec sa femme va recevoir les arrivants. Un nouveau quadrille se forme au fond. L'orchestre prélude gaiement et avec force.)

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon qui sépare l'appartement de M. de Saulles de celui de madame de Saulles. — La porte de ce dernier est au premier plan à gauche. En face, autre porte ; au fond, une troisième porte, elle conduit dans les salons et au dehors Une grande fenêtre, une cheminée avec pendule, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PROCOPE, LOUISARD, puis LÉON.

Quand la toile se lève, le théâtre est dans l'obscurité, mais à travers les rideaux de la fenêtre on voit, de l'autre côté de la cour, les fenêtres encore éclairées du salon de l'hôtel. Le bruit de la musique s'entend encore en sourdine pendant quelques instants. On voit Procope entrer par le fond une lampe à la main, qu'il va poser sur la cheminée. Louisard le suit..

PROCOPE.

Asseyez-vous, marin.

LOUISARD, très-doux.

Mon garçon, ça n'est pas de refus!...

PROCOPE.

Vous avez l'air bien las!...

LOUISARD.

C'est que je suis fatigué...

PROCOPE.

Dites donc, marin?...

LOUISARD.

Hein?

PROCOPE.

Vous êtes doux, vous!

LOUISARD.

Est-ce que vous êtes habitué à ce qu'on vous tape?

PROCOPE.

Non, mais je me figurais que les marins étaient des hommes terribles, des sacs à diables, des...

LOUISARD.

Dame, un peu! dans les beaux jours!... moi, mes beaux jours ont filé. Depuis ma retraite, je suis désorienté comme une baleine dans une chambre à coucher!... je ne peux pas me faire à la terre... quoi!... la terre m'intimide; toi-même mon garçon, tu m'intimides!... juge un peu voir!... (Il tire sa pipe de sa poche, s'arrête en regardant autour de lui et la remet dans sa poche.) Il ne vient pas, monsieur l'amiral...

PROCOPE

Les fiançailles de M. Léon avec mademoiselle Marthe auront changé la soirée en fête, et M. l'amiral aura oublié qu'on l'attend... Pourquoi venir à une pareille heure, aussi?...

LOUISARD, toujours très-doux.

Faut pas se fâcher, mon garçon! j'ai embarqué au Havre ce matin par le premier départ de vos sacrées inventions de tonnerre en marmite!...

PROCOPE.

Hein?...

LOUISARD.

Allons donc! vous ne comprenez pas: le chemin de fer!... J'aurais dû être à Paris à une heure... potable, mais qu'est-ce que tu veux, il y a eu un retard.

PROCOPE.

Bah!

LOUISARD.

Quand je vous le dis!... On a fabriqué des caisses pour les femmes dans vos chemins de fer. Paraît que la boîte au sexe était pleine et qu'elles se sont battues... les dames!... c'est bien fait!... pourquoi en reçoit-on?

PROCOPE.

Vous en voulez beaucoup aux femmes, marin; vous avez donc été marié?...

LOUISARD.

Moi!... je l'ai été plus de cent fois!... et toi, garçon, l'as-tu été, marié?...

PROCOPE.

Je le suis toujours.

LOUISARD, lui serrant la main.

Pauvre homme!... y a longtemps que ça vous a pris!...

PROCOPE.

Quarante-neuf ans...

LOUISARD.

Et tu ne peux pas encore t'y faire?...

PROCOPE.

Nina et moi...

LOUISARD.

Nina?...

PROCOPE.

Mon épouse!... Nina et moi, nous n'arrivons pas à nous entendre, et nous songeons à une séparation; (avec mélancolie:) nous l'obtiendrons peut-être au moment où nous aurions pu fêter notre cinquantaine...

LOUISARD.

Ne pas pouvoir être heureux seulement cinquante ans!

PROCOPE, soupirant.

Ah!...

LOUISARD.

Mais!... il ne vient toujours pas, M. l'amiral.

PROCOPE, reprenant.

Ah! çà, j'y pense!... il doit s'agir de quelque chose d'important, pour que vous veniez si tard! pas d'un malheur, au moins?...

LOUISARD, d'une voix qui s'attendrit.

Oh! y a pas grand mystère!.., je suis le matelot du commandant Lalande, moi, qui s'était retraité au Havre, et qui était le plus vieil ami de votre maître... Eh, bien garçon... y a pas plus de trois jours, mon commandant... en une heure, rien que ça! mon ami, en une heure! .. mon pauvre commandant!... Enfin... (Brusquement en montrant le crêpe qu'il a au bras.) Enfin, vous voyez... vous voyez!...

PROCOPE.

Il est mort!

LOUISARD.

Oui... et pour de bon, cette fois-ci... Et voilà ce que je viens dire à l'amiral, à qui, il laisse sa fortune, par parenthèse!...

PROCOPE.

Ah! pauvre marin Louisard!...

LOUISARD.

Moi, quand j'ai vu la maison déserte, j'ai résolu de m'en aller revoir mon pays! Dunkerque... Je m'ai promis d'y être demain soir...

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉON D'HORTAL.

LÉON, entrant par le fond à Procope.

M. de Saulles est chez lui?... (On entend agiter une sonnette.)

PROCOPE.

Oui, monsieur Léon. Je l'entends justement qui me sonne. (Il entre à droite, Léon s'assied.)

LOUISARD, le regardant avec intérêt et à lui-même.

Voilà un gentil jeune homme qui n'a pas l'air bien gai!...

PROCOPE, revenant à Léon.

Voilà monsieur!. . (A Louisard) Vous ne pouvez pas rester là, marin. Impossible que vous voyiez M. l'amiral aujourd'hui!... venez, venez!... vous verrez monsieur demain...

LOUISARD, résistant.

Comment?... Je sais bien qu'il apprendra toujours assez tôt... Mais...

PROCOPE, l'entraînant.

Venez venez! .. (Ils disparaissent, M. de Saulles paraît à droite. Léon se lève)

SCÈNE III

M. DE SAULLES, LÉON D'HORTAL.

M. DE SAULLES.

Asseyez-vous, monsieur, et expliquons-nous; il faut en finir.

LÉON.

Soit!... monsieur!...

M. DE SAULLES, il a forcé Léon à s'asseoir en le touchant au bras, puis s'est assis lui-même.

Je vous connais depuis votre enfance, Léon. A dix ans vous me donniez à remarquer en vous des fatigues, des amertumes, des soifs de solitude qui ne sont familières qu'à ceux qui savent la vie. Plus jeune encore, même, si parfois, au retour de mes expéditions, je voulais vous prendre dans mes bras, vous aviez hâte de vous dégager...

LÉON.

Les caresses affaiblissent!...

M. DE SAULLES.

C'est vrai; mais vous étiez bien jeune pour le comprendre. Au collége, vous inventiez des travaux pour y rester les jours de sortie, et c'était avec chagrin que vous voyiez arriver le temps des vacances.

Digitized by Google

LÉON.

Ma misanthropie a profité à mes études...

M. DE SAULLES.

Il y a six ans, nous avons eu le malheur... de perdre votre père...

LÉON, regardant M. de Saulles.

Alors?...

M. DE SAULLES.

Alors, avec les douze cents francs de rente de sa succession, sans vouloir accepter rien de plus, vous avez commencé vos études de droit. Bachelier à dix-sept ans, à vingt ans licencié, lauréat de l'école de Paris, vous voici déjà un avocat écouté... Vous vous êtes fait seul ce que vous êtes, et je vous regarde comme un de ces hommes qui sont assez forts pour dompter l'avenir...

LÉON.

C'est le moyen de se venger du passé.

M. DE SAULLES.

Le passé!... à votre âge!... Je pourrais vous demander ce qu'il a contenu de douleur!... si je ne le savais déjà!

LÉON, amèrement.

Vous croyez!...

M. DE SAULLES.

Né avec un impérieux amour de liberté, vous avez sacrifié votre adolescence à la joie grave de pouvoir de bonne heure vous passer de tout le monde...

LÉON, fièrement.

Oui!...

M. DE SAULLES.

Je devinai cette résolution et je la respectai... Je reconnaissais certaines analogies avec ma propre nature : je les favorisai. Je me privai du plaisir de vous offrir mon aide, croyant m'associer mieux ainsi à ce travail fortifiant que vous accomplissiez sur vous-même...

LÉON, très-froid.

Je vous remercie de m'avoir compris si bien!...

M. DE SAULLES.

Mais si je retrouvais en vous des traits de mon caractère, les mêmes traits devaient vous frapper en moi, et la sympathie que je ressentais pour vous, vous deviez la ressentir aussi. Cette sympathie...

LÉON.

Ne se déclara pas!...

M. DE SAULLES.

A mon grand chagrin!... Eh bien!... cela, je me l'expliquai encore: Vous aimiez passionnément votre mère. En me voyant devenir son mari, votre jalousie filiale a beaucoup souffert... mais devant l'amour que vous éprouvez aujourd'hui, l'amour qui vous donnait cette jalousie-là, doit céder, c'est la loi naturelle, c'est le vœu divin ; votre cœur, prêt à faire ce que le mien a fait, doit me pardonner... et, lorsqu'il s'agit pour vous, non plus de l'indépendance, mais du bonheur de votre vie, voilà que vous me refusez de tenir de moi ce qui est devenu une condition de ce bonheur!... et on dirait... qu'en refusant, ce qu'il y a dans vos yeux pour moi, c'est... de la haine!... Parlez!...

LÉON, se levant.

Oui, monsieur, c'est de la haine.

M. DE SAULLES, à ce mot, il a tressailli. Il est quelques instants à se remettre, puis, d'une voix mal assurée :

Et pourquoi me haïssez-vous? ..

LÉON.

Parce que vous avez attenté à l'honneur de mon père. Parce que, reçu chez M. d'Hortal comme un ami, vous y avez agi comme un traître en excitant madame d'Hortal à l'oubli de ses devoirs...

M. DE SAULLES, violemment.

Vous accuseriez...

LÉON.

Ma mère?... vous êtes fou! Est-ce que j'ai jamais douté d'elle seulement?... Plutôt douter de moi!... plutôt!... plutôt vous absoudre!... non, non!... c'est une honnête femme, ma mère!... Et si elle ne vous a pas démasqué, ce n'a pu être que par crainte d'affliger trop cruellement son mari en lui ouvrant les yeux sur vous!... mais... mes yeux, à moi, avaient vu la vérité...

M. DE SAULLES, troublé de plus en plus.

Quelle vérité?...

LÉON.

La vérité... On ne prend pas garde aux enfants... Un jour, je vous avais entendu implorer de ma mère un entretien secret; plus tard, j'ai trouvé une lettre qui témoignait de vos longues obsessions et reprochait trop de vertu à l'épouse fidèle...

M. DE SAULLES, à lui-même.

Ah! je l'aimais!...

LÉON.

Ayant compris, ne pouvant douter, ne pouvant parler, je suis devenu triste... vous m'avez gâté mon enfance, vous l'avez tuée. Mon cœur, défloré à l'âge où le cœur s'ouvre, a appris par vous la défiance et le doute. La première fois qu'une main amie s'est tendue vers moi, j'ai retiré la mienne. Je pensais à vous, monsieur.

M. DE SAULLES.

Assez !...

LÉON.

Non !.... Vous avez voulu me faire tout dire.... sachez tout entendre (M. de Saulles a courbé la tête.) Voilà pourquoi j'ai tant aimé le collége; pourquoi je me suis jeté dans l'étude qui ne trompe pas, et dans le travail qui est un asile... Oh ! je sais bien que pour le monde, il n'y a rien eu là que d'ordinaire !... Vous avez aimé et voulu être aimé : où est le crime ?... Vous tentez un vol dans un sanctuaire... (Avec horreur.) Oh !... (Changeant de ton.) Mais l'entreprise échoue. On n'en a rien su : qui peut vous dire coupable ?... Vous. D'ailleurs, madame d'Hortal étant restée veuve, et pauvre !... avec un fils, un grand niais de collégien !... ne lui avez-vous pas donné un beau nom et une grande position ?... Vous faisiez là une action superbe !... et je suis trop puritain, moi !... mon sentiment était bon, mais je l'exagère, je ne comprends pas la vie !... Que voulez-vous !... J'ai trop de mémoire, Je me le reproche parfois !... ma volonté n'y peut rien... Haïr !... cela fait souffrir pourtant ! Et j'avais apporté dans la vie un cœur bien tendre !... mais dans ce cœur, mon père tenait la première place... Vous m'avez blessé là !...

M. DE SAULLES, très-ému.

Léon !...

LÉON.

Monsieur ?...

M. DE SAULLES, avec résignation et changeant d'idée.

Continuez !...

LÉON.

Aussi, quand M. d'Hortal fut mort, je me promis... (S'arrêtant.) Oh ! c'était absurbe, ridicule ! le monde y eût trouvé à rire !... Je me promis d'aller un jour vous demander compte de notre offense...

M. DE SAULLES.

Vous vouliez ?...

LÉON, avec amertume.

Vous ne m'en avez pas laissé le temps. Je n'étais pas en-

core un homme à vos yeux quand ma mère est venue m'apprendre qu'elle allait vous épouser... Mon premier mouvement fut plein de blâme et de colère... je le réprimai... Ma mère était libre, vous l'aimiez toujours; peut-être espérait-elle qu'un homme comme vous m'ouvrirait dans le monde un chemin brillant... enfin... c'était ma mère... je lui pardonnai!

M. DE SAULLES, à demi-voix.

Et... à moi?...

LÉON, froidement.

Jamais!...

M. DE SAULLES.

Moi, Léon, je vous aimais!... et je voulais remplacer votre père.

LÉON.

Vous n'aviez pas le droit de m'aimer; et dès lors, aujourd'hui, il vous était interdit de contribuer à mon bonheur.

M. DE SAULLES.

Mais cette enfant qui s'éloigne, le cœur brisé, vous l'adorez! elle vous aime!... et... vous ne savez pas ce que c'est, ces séparations-là!...

LÉON.

Je l'apprends en ce moment même. Oh! je finirai bien par savoir tout ce qui fait souffrir: j'ai commencé mes études si jeune!...

M. DE SAULLES.

Je vous en prie!... ayez pitié de vous-même!... ne vous frappez pas pour me punir!... Accusez-moi!... maudissez-moi!... Mais acceptez, acceptez pour Marthe!... et soyez heureux.

LÉON.

Le bonheur acheté d'un tel prix m'accablerait comme une honte... Et puis... moi, j'ai une conscience dont je ne fais pas ce que je veux!

M. DE SAULLES, pliant.

Ah! monsieur!...

LÉON.

Maintenant, j'ai tout dit... L'éclat de ce soir a ceci d'heureux pour moi, qu'il met fin à une situation fausse et impossible. J'ai habité cette maison trop longtemps... J'y restais... pour ma mère; parce que j'étais chez elle, parce que... c'est ici que je suis né, ici que M. d'Hortal a fermé les yeux... mais je veux rompre avec des sentiments que ma dignité condamne.

M. DE SAULLES.

Vous voulez quitter votre mère!...

LÉON.

Vous lui restez!... (Se dirigeant vers le fond.) Vous, monsieur, ma mère vous aime, vous êtes riche, honoré, honorable!... Jouissez en paix de votre bonheur!...

M. DE SAULLES, d'un ton déchirant.

Ah! quel bonheur!...

LÉON, s'arrêtant, puis revenant, à M. de Saulles.

Eh bien!... jurez-moi, monsieur!... que ce que j'ai lu n'était pas de votre écriture ou ne s'adressait point à ma mère; que j'ai mal entendu, mal compris; jurez-moi, enfin, que vous n'avez rien tenté contre l'honneur de M. d'Hortal et là, à l'instant, je vous demande pardon à genoux!

M. DE SAULLES, avec effort, après un silence.

Je ne peux pas vous jurer cela!

LÉON, violemment.

Laissez-moi partir alors!... aujourd'hui, cette nuit même!.. Demain, je ne verrai plus la trahison me sourire et me tendre la main... (Il s'élance vers le fond et disparaît. — Madame de Saulles, d'un pas chancelant entre par la porte de gauche.)

SCÈNE III

M. DE SAULLES, MADAME DE SAULLES.

MADAME DE SAULLES, voulant courir vers le fond.

Léon!...

M. DE SAULLES, l'arrêtant.

Jeanne!...

MADAME DE SAULLES, se dégageant.

J'ai tout entendu! (criant.) Léon!...

M. DE SAULLES.

Et! que lui diriez-vous donc?...

MADAME DE SAULLES.

Je lui dirai qu'il insulte son père...

M. DE SAULLES, avec épouvante.

Taisez-vous!... taisez-vous!...

MADAME DE SAULLES.

Non, je veux qu'il sache...

M. DE SAULLES, lui fermant la bouche sous sa main.

Rien!... rien!... jamais!... C'est assez qu'il m'abhorre, je ne veux pas qu'il vous méprise.

MADAME DE SAULLES, s'arrêtant.

Me mépriser !...

M. DE SAULLES.

Vous n'avez été que faible à ses yeux en vous remariant si vite, il vous aimait assez pour vous pardonner et vous honorer encore !... Eh bien, je veux que vous restiez pure devant son respect ! (Elle veut parler, il l'en empêche en continuant.) J'ai été le plus coupable, moi ! j'ai été le premier, le vrai coupable ! Je veux être seul à subir cette torture : la haine de mon enfant...

MADAME DE SAULLES, avec violence.

Non !... non !... c'est impossible ! Il faut qu'il reste, il faut qu'il pardonne ! et quand je vais lui dire...

M. DE SAULLES.

Jeanne !... Je vous ai demandé de ne jamais laisser pénétrer ce secret à nul être au monde... pas même à Léon !... surtout à Léon !...

MADAME DE SAULLES, accablée.

Oui, j'en ai fait le serment...

M. DE SAULLES, avec force.

Ne l'oubliez jamais !... D'ailleurs, quand vous parleriez, Jeanne... je crains que ce cœur-là, ce cœur... qui vient de nous et qui bat pour M. d'Hortal mort... je crains qu'un tel cœur ne pardonne pas !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉON D'HORTAL, LE DOCTEUR JOSEPH.

LÉON, rentrant brusquement par le fond, bas à Joseph qui entre derrière lui :

Secondez-moi. Je vous ferai comprendre qu'il faut que je parte...

MADAME DE SAULLES, l'apercevant.

Léon !...

LÉON, venant à madame de Saulles.

Vous êtes ici, ma mère, j'allais vous dire adieu !

MADAME DE SAULLES.

Adieu ?...

LÉON.

On vous a dit, n'est-ce pas, ma mère, que j'étais forcé de partir subitement pour un petit voyage ?... je vous cherchais pour vous dire...

MADAME DE SAULLES, entraînée.

Et moi, je veux te dire... (Elle rencontre le regard de M. de

Saulles et s'arrête, puis elle reprend éclatant en larmes.) Que tu nous brises le cœur !

M. DE SAULLES, bas à sa femme.

Priez-le, suppliez-le... vous le pouvez, vous !...

MADAME DE SAULLES.

Léon, mon enfant ! mon bien-aimé ! c'est moi qui t'en prie, qui t'en supplie à mains jointes, ne me quitte pas ainsi !...

LÉON, se détournant.

Vous me faites beaucoup de mal !

M. DE SAULLES, à demi-voix et entendu de Joseph qui observe.

Il ne cédera pas ! J'ai lu dans ce caractère... il est pareil au mien !...

JOSEPH, à part, avec étonnement.

Le sien !... et comme il souffre !... elle, c'est la mère, mais lui !...

LÉON, reprenant haut.

Non ! ne me priez pas !... je suis forcé de me séparer de vous.

MADAME DE SAULLES.

Oh ! mon Dieu !.. Eh bien, écoute, au moins ! Si tu veux, c'est nous qui nous mettrons en voyage... tu resteras ici, toi !... ici, n'est-ce pas ?... dans cette maison que je te conjure d'accepter... Je serai plus tranquille...

LÉON, avec résolution.

Impossible !...

MADAME DE SAULLES.

Mais où vas-tu aller, mon Dieu !

JOSEPH, s'avançant.

Chez moi... s'il y consent... (Mouvement de madame de Saulles.) Je sais qu'il part...

LÉON.

Et vous voudriez...?

JOSEPH.

Oui, j'ai un appartement trop grand, moi, pour un vieux garçon... que Léon vienne le partager ; il y sera le maître absolu !... (Plus bas, pour n'être entendu que de madame de Saulles.) Mais... je veillerai bien un peu sur lui...

M. DE SAULLES, lui serrant furtivement la main.

Merci !...(Joseph le regarde avec étonnement et intérêt.)

LÉON.

Vous entendez, ma mère ? et... je dois accepter. Nous nous reverrons, d'ailleurs... Est-ce que je pourrais vivre, moi

sans vous voir?... en partant, je vous fais une prière... Quand vous rencontrerez Marthe, dites-lui... dites-lui que je l'aimais...

MADAME DE SAULLES.

Oh ! non ! tu ne l'aimais pas !...

LÉON.

Si !... oh ! si !... dites-lui que je l'aimais bien !... et que... non, plus rien ! adieu !.. (Il va pour s'éloigner, revient, et, prenant madame de Saulles dans ses bras.) Ma mère, par pitié ! cache-moi tes larmes ; je souffre aussi, va ! mais il faut que je parte, il le faut, c'est irrévocable. Allons ! embrasse-moi encore une fois et laisse-moi partir !

JOSEPH, à madame de Saulles.

Du courage, madame !...

MADAME DE SAULLES, brisée.

Eh bien !... que Dieu t'accompagne, mon pauvre enfant !...

M. DE SAULLES, à Léon d'une voix mal assurée.

Ne me diriez-vous pas adieu, Léon ?...

LÉON.

Je m'appelle M. d'Hortal, monsieur ! adieu !

MADAME DE SAULLES, tombant assise.

Ah !...

SCÈNE V

M. DE SAULLES, MADAME DE SAULLES.

M. DE SAULLES. La porte à peine refermée, il y court d'un bond, mais il s'arrête, regarde un instant cette porte fermée et revient à pas lents vers madame de Saulles qui pleure une main appuyée sur ses yeux, l'autre pendante ; prenant cette main :

Jeanne !...

MADAME DE SAULLES, retirant sa main et parlant dans ses sanglots.

Ah ! laissez-moi !... C'est de vous que vient mon malheur ! C'est vous qui chassez mon fils !...

M. DE SAULLES.

Votre fils !... Ah ! il faut que vous souffriez... jusqu'au délire !... Est-ce qu'il n'est pas aussi mon fils à moi ! Ah ! vous m'aviez toujours épargné, vous !... Mais que pouvais-je donc ?... que fallait-il faire ?...

MADAME DE SAULLES, avec emportement.

Il fallait... car j'étais encore innocente quand on me força d'épouser M. d'Hortal !... il fallait cesser de m'aimer, ne jamais revenir, respecter mon isolement... Il fallait respecter ma faiblesse.

M. DE SAULLES.

Il fallait mourir !...

MADAME DE SAULLES, entraîné.

Oui !... — Ah !... (Elle s'arrête. — On entend le bruit sourd et retentissant d'une porte cochère ; M. et madame de Saulles tressaillent et mettent en même temps la main sur leur cœur; madame de Saulles reprend.) Quel est ce bruit?... c'est la grande porte qu'on referme... avez-vous entendu?... (Elle court à la fenêtre, l'ouvre et se penche au dehors.)

M. DE SAULLES, à lui-même.

Elle me demande si j'ai entendu !...

MADAME DE SAULLES, se redressant.

Plus rien !... parti ! la maison est vide... il est parti !... mon Léon, mon enfant, l'enfant qui m'aimait, il est parti !...

M. DE SAULLES, à voix basse et les dents serrées.

Si vous aviez su vous faire aimer davantage, il ne serait pas parti !...

MADAME DE SAULLES.

Osez donc me faire un tel reproche !... vous qui n'avez pas su le vaincre à force d'amour !

M. DE SAULLES.

Mais j'ai fait tout au monde, vous le savez, tout !... j'ai été jusqu'à l'humiliation, jusqu'à la prière ! Vous l'avez eu à aimer, vous, pendant vingt ans !... et pendant vingt ans vous avez pu le lui dire !... moi, je clouais mes lèvres, j'écrasais mon cœur, j'étouffais !... et je l'aimais !... (Parcourant la scène tout en parlant avec une agitation croissante.) Ah ! vingt fois, j'ai vu la mort en face ! j'ai senti le froid du fer dans ma poitrine, la flamme m'a brûlé les cheveux et les paupières, les cadavres m'ont heurté en tombant, mais je regardais la mort sans pâlir, et tout à l'heure, au bruit de la porte qui retombait entre cet enfant et moi... j'ai été frappé là (il se frappe la poitrine) comme par un boulet. (Il tombe sur un siége.)

MADAME DE SAULLES.

Georges !

M. DE SAULLES, se relevant et la fuyant.

Taisez-vous... Laissez-moi !... Est-ce qu'il n'y a que les mères pour aimer?... Dans les cœurs de père, croyez-vous qu'il n'y a rien?... Mais les tigres eux-mêmes... oui !... les fauves, à qui on arrache leurs petits, ont des entrailles qui saignent et qui crient à ces déchirements-là !... Tu n'es plus là, Léon !... tu n'es plus là, je n'entendrai plus ta voix dans la maison... (S'arrêtant tout à coup.) Quel silence !... C'est comme s'il était mort, et s'il mourait loin de moi !... Non ! non ! Reviens, Léon, mon fils, mon enfant... mon enfant

à moi, à moi! à moi!... Ah que je souffre!... (Tombant épuisé.) Les femmes ne souffrent pas, elles, elles pleurent...

MADAME DE SAULLES, venant s'agenouiller devant lui.

Georges, mon ami!... pardonnez-moi... Calmez-vous, je vous en supplie, pardonnez-moi!...

M. DE SAULLES, brisé.

Oui! oui!... je vous pardonne, Jeanne, et je... (Il approche ses lèvres du front de madame de Saulles, mais il retombe en arrière.) Je ne peux pas!... je ne peux pas!... (Silence.) Mais... il faut aller vous reposer ma chère Jeanne, je... le... désire... Allez!...

MADAME DE SAULLES, elle fait quelques pas vers la gauche, puis, se retournant.

Ah! Georges!... quel châtiment!...

M. DE SAULLES.

Quelle justice!

MADAME DE SAULLES.

Et le monde nous croit heureux!...

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Un salon chez le docteur Joseph. — La porte d'entrée au fond. — A droite, premier plan, cheminée; deuxième plan, porte de l'appartement de Joseph. — A gauche, premier plan, une fenêtre, deuxième plan, la porte de l'appartement de Léon. — Au milieu une grande table ronde chargée de papier, livres, brochures, etc.; de chaque côté de cette table, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON D'HORTAL, LE DOCTEUR JOSEPH, puis MADAME PROCOPE.

Quand l'acte commence, le salon est faiblement éclairé par une seule lampe à abat-jour, placée au centre de la grande table. Les rideaux de la fenêtre sont fermés. Assis sur l'un des canapés, à la lueur de la lampe, Joseph étudie, le front penché. Léon est assis vis-à-vis de lui! Il dort, la tête renversée, et la main qui tient encore sa plume étendue sur la table.

JOSEPH, comme s'il parlait au livre qu'il lit.

Oui, certes! c'est toujours sur la vie organique et non sur la vie animale que les passions portent leur influence. Vous avez raison, noble Bichat! Et vous, Léon, vous ne confondez pas la vie animale et la vie... (S'arrêtant.) Chut!... la fatigue l'a endormi sur son travail!... (Le regardant avec affection.) Pauvre Léon! mon ami!... ma famille!... Si j'avais eu un frère, j'aurais donné tout au monde pour qu'il fût plus heureux que toi... mais je ne l'aurais pas plus aimé. (Changeant de ton.) Aussi... celui qui ferait à ce garçon-là la moitié du mal que par loyauté il se fait à lui-même... saperlotte! il ne devrait pas me confier sa vie... organique ou animale, l'animal!

MADAME PROCOPE, entrant et reculant stupéfaite.

Comment! la lampe encore allumée! mais il y a longtemps qu'il fait jour! (En allant tirer le rideau de la fenêtre.) Qu'est-ce que c'est qu'une vie pareille, et que cette rage de travailler la nuit! Les nuits sont faites pour dormir.

JOSEPH, éteignant la lampe.

Silence donc!

MADAME PROCOPE, s'arrêtant et parlant bas.

Ah! il dort!... la fatigue, pardié!... il travaille trop. Et comme il est mal posé, le cher mignon!... il va faire des rêves affreux en dormant comme ça! Aidez-moi, monsieur!... passez-moi des coussins.

JOSEPH.

Voilà, Nina.

MADAME PROCOPE, tout en plaçant les coussins avec Joseph.

Je vous dis qu'il se tue, moi! Vous souffrez ça, vous! vous son médecin! vous ne l'aimez pas!

JOSEPH.

Je l'exècre, mais j'ai peur qu'il ait froid! couvrons-le un peu avec mon par-dessus! (Aidé par Nina, il étend son manteau sur Léon, tous deux montrant beaucoup de sollicitude. Joseph reprend.) Eh! ma pauvre Ninette, Léon n'a pas une santé bien robuste; il est plus nerveux que vigoureux; mais que deviendrait-il si je l'empêchais de travailler? Il vit d'espoir, cet enfant! Eh bien, en travaillant on espère davantage! Songez donc! il faut qu'il gagne trois cent mille francs!

MADAME PROCOPE, tristement.

Ah!... mademoiselle Fromont sera mariée avant ça!

JOSEPH, continuant.

Et tout ce que je peux faire, moi, c'est de lui tenir compagnie... en étudiant.

MADAME PROCOPE.

Ça vous sert beaucoup!

JOSEPH.

Ça me servira dans mes vieux jours, quand j'aurai des malades. — On n'est pas encore venu me chercher?

MADAME PROCOPE.

Par exemple! personne!

JOSEPH.

Quand donc est-on venu me chercher pour la dernière fois?

MADAME PROCOPE.

Il y a trois jours.

JOSEPH.

L'humanité se porte donc comme le pont Neuf! Mais non, c'est toujours la même chose! c'est qu'on me trouve toujours trop... trop... — Comment me trouvez-vous donc, vous, Nina?

MADAME PROCOPE.

Comme quoi?

JOSEPH.

Comme médecin ?

MADAME PROCOPE.

Je vous trouve trop jeune.

JOSEPH.

Aïe! et comme homme ?

MADAME PROCOPE.

Charmant!

JOSEPH, en colère.

Nina! (Se calmant.) Ne le répétez pas!

MADAME PROCOPE.

Il n'y a au monde, pour moi, qu'un seul homme mieux que vous!

JOSEPH.

C'est heureux! (Doucement.) Gontrand?

MADAME PROCOPE.

Ah! dame, oui!

JOSEPH.

Voilà pourtant deux mois que vous l'avez quitté pour accompagner Léon! Vous devez vous ennuyer de ne plus voir votre mari!...

MADAME PROCOPE.

Lui! ce monstre! ce sacripant! ce dernier des hommes!... D'un autre ton.) Ah! oui, je m'ennuie de ne pas le voir.

JOSEPH.

Qui donc vous empêche d'aller...

MADAME PROCOPE.

Qu'il vienne, lui! je reste ici, moi! (en regardant Léon) avec mon Benjamin, mon chéri!

JOSEPH.

Plus bas, donc! Si Procope vous entendait!...

MADAME PROCOPE tranquillement.

Il me tuerait. Mais non! monsieur profite de son veuvage pour se divertir.

JOSEPH.

Je parie qu'il se fait passer pour garçon! (On entend un grand coup de sonnette; ce bruit fait tressaillir Léon, qui se réveille ensuite peu à peu. Joseph continue.) On a sonné, je crois! Jean est allé ouvrir. On vient me chercher; je suis prêt, toujours prêt!

MADAME PROCOPE.

Maudite sonnette, elle a réveillé Léon.

LÉON, se levant.

Joseph! Nina! Je dormais donc?... Bonjour, mes amis!

JEAN, entrant du fond.

Monsieur le docteur, c'est madame Fromont.

JOSEPH.

Madame Fromont?

MADAME PROCOPE.

Il ne faut pas que je me laisse voir.

JOSEPH.

Non certes! et Léon encore moins!

LÉON.

Eh bien, je vais m'habiller. J'ai rendez-vous, ce matin avec un avoué.

JOSEPH.

Allez. J'ai laissé ignorer à la famille Fromont que vous habitiez ici... une rencontre reste toujours possible ainsi, et... qui sait?...

LÉON, à madame Procope avant d'entrer à gauche avec elle.

Ce vieux Joseph! c'est le médecin de tous les pauvres!

SCÈNE II

LE DOCTEUR JOSEPH, MADAME FROMONT, JEAN.

JOSEPH, seul, cherchant.

Maintenant, où diable ai-je mis mes lunettes?

MADAME FROMONT, entrant.

Bonjour, docteur.

JOSEPH, saluant en se détournant un peu.

Madame!... (Bas à Jean en avançant un siége à madame Fromont.) Jean, trouvez-moi donc mes lunettes! (Haut.) Veuillez me dire, madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite matinale?

MADAME FROMONT.

Je suis venue à cette heure-ci, pour ne rien prendre aux affaires... je suis venue chercher une consultation.

JOSEPH.

Vraiment! ah! comme vous êtes bonne, vous, madame! mais comment se fait-il?... vous avez une santé à survivre à l'univers!

MADAME FROMONT.

Aussi n'est-ce pas pour moi que je viens, c'est pour ma petite-fille, dont les belles couleurs s'en vont. M. Fromont

s'en afflige comme moi et vous le dira lui-même, il doit venir nous reprendre ici.

JOSEPH.

Mais... je ne vois pas mademoiselle Marthe.

MADAME FROMONT.

Vous allez la voir : elle est montée chez cette pauvre vieille de là-haut... que vous lui avez recommandée, vous savez!... chère Marthe! je ne lui en veux pas, moi, qui l'aime comme mes yeux! ça l'amuse tant, de jouer à la providence!...

JOSEPH.

Il faut que jeunesse se passe!

MADAME FROMONT, continuant.

Bien que je sois moins donnante, moi, parce que charité bien ordonnée commence par soi-même!

JOSEPH.

Commence... et finit. (Voyant rentrer son domestique.) On vient me chercher?

JEAN, avec étonnement.

Non, monsieur.

JOSEPH.

Mademoiselle Fromont est là?

JEAN.

Non, monsieur; c'est vos lunettes que j'ai retrouvées.

JOSEPH.

Donne.

JEAN.

J'ai retrouvé votre canne aussi, la voilà.

JOSEPH.

Merci! j'y tiens à cette canne-là! elle est trop courte, elle me force à me baisser, elle me donne dix ans de plus. J'y tiens. (Sortie de Jean ; Joseph essuie les verres de ses lunettes.)

MADAME FROMONT.

Vous ne pouvez donc plus vous passer de lunettes, mon pauvre docteur!... vraiment? avec des yeux si vifs?... de beaux yeux, ma foi!

JOSEPH, colère.

Quoi, vous aussi, madame! non, madame, mes yeux ne sont pas beaux, ils sont bons; et je vois très-bien mes clients me quitter, et pourquoi ils me quittent.

MADAME FROMONT.

Parce qu'ils sont guéris!

JOSEPH.

Guéris? tous ? oh! que non! c'est qu'ils ont aussi de bons yeux, et qu'ils voient derrière mes besicles ma coquine de jeunesse.

MADAME FROMONT, le regardant avec étonnement.

Hein!

JOSEPH.

Il y a en moi un vrai médecin. Madame de Saulles qui le sait, me pardonne mon âge, vous ferez comme elle, madame! mais tout le monde n'a pas tant de confiance, et l'on me renvoie de partout.

MADAME FROMONT.

Qu'est-ce que vous me contez là!

JOSEPH.

Je dis encore mes malades, mais c'est par habitude; je dis encore mes visites, mais c'est par amour-propre. Je n'en ai plus, de malades; je n'en fais plus, de visites... que dans les mansardes, et mes mansardes... elles ne me payent qu'à ma fête, avec des broderies, des compliments, des bouquets! l'autre jour pourtant, un brave Allemand m'en a apporté deux bons, des bouquets de sa façon!...

MADAME FROMONT.

C'était?...

JOSEPH.

Une paire de bottes. (Regardant ses pieds.) Les voilà — Que n'ai-je pas inventé? (Allant comme pour prendre une prise.) Cette tabatière, tenez, madame, vous la croyez vide? Elle est pleine pour moi... j'y prends de la gravité, de l'autorité, de l'expérience, vous n'imaginez pas tout ce qu'il faut que j'y prenne, jusqu'à ce qu'enfin je trouve au fond... une clientèle, une clientèle, ce merle blanc!

MADAME FROMONT.

Vous en êtes là!

JOSEPH.

Ah! si j'avais le bonheur de porter perruque! quelle fortune! (Se tirant les cheveux.) Mais quoi! tout ça tient bien! pas même un pauvre petit cheveu blanc! pas une ride longue comme ça! Le temps s'arrête... pour me narguer. — Quelquefois je m'observe, je joue mon rôle en grand comédien; je suis réellement vieux, comme en ce moment, tenez! regardez-moi. (Il met ses lunettes, il prend son grand chapeau, il tient sa canne sous son bras, et, en parlant, il mime ce qui suit, et ce que madame Fromont écoute en l'observant curieusement.) J'ai soixante ans, on m'a donné une clinique (c'est très-bon pour un médecin,

une clinique! c'est comme une chasse réservée pour un chasseur), ou bien j'ai une chaire à l'école, je suis de l'Académie... et je radote!!! je le peux, je suis breveté, on n'y voit que du... de l'expérience. Je suis donc le médecin qu'il faut, le type de l'espèce; mais, tout à coup... chez M. X. par exemple, qui m'a fait appeler pour sa femme, voilà que dans la conversation tombe un mot incendiaire : convictions politiques... nationalité... amour! Va te promener, ma soixantaine! je laisse choir ma canne, je fais sauter mes besicles, je me redresse, et mon obstinée jeunesse reparaît, la misérable! La dame m'écoute, elle, oui! mais le mari me regarde, il la regarde et il se dit : « Bon! demain, ma femme lui contera ses chagrins... assez! » Et il me fait demander sa note... et voilà quatre maisons que je me ferme comme ça! Mais... mais... comme vous me regardez, madame!

MADAME FROMONT, sévèrement.

C'est que je ne vous avais jamais bien vu. Ah! vous n'êtes pas vieux, vous! ah! il vous faut une tabatière, ah! l'on vous trouve dangereux! ça ne m'étonne pas, vous devez être très-dangereux même!

JOSEPH, à part.

Ah! le niais! (Haut en balbutiant.) J'entends mademoiselle Marthe, je crois, je vais à sa rencontre...

MADAME FROMONT, l'arrêtant.

Non pas! non pas!... Moi qui disais souvent : voyez le docteur Joseph! c'est un homme qui n'a pas fait d'excès... aussi, quel teint frais il a toujours, et quelle verdeur, et quelle... saperlotte, je le crois bien! et vous êtes garçon encore! avec des yeux!... car je le soutiens, moi, vous avez des yeux superbes!

JOSEPH, furieux.

Madame! c'est une calomnie! (On sonne, il reprend.) On vient me chercher!

MADAME FROMONT, vivement.

Non! c'est mademoiselle Fromont, sans doute... Remettez vos lunettes. (Elle va à Marthe qui paraît et lui parle bas.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE.

JOSEPH, à lui-même.

Qu'en dites-vous, Joseph? Ah! vous travaillez bien! c'est une affaire réglée! la maison Fromont va vous demander sa note... en coupant le trait d'union entre Léon et... Pauvres enfants! l'amour en personne, la pureté même! Tout cela crie vengeance! La voici, la pauvrette... Léon pour sortir va passer par ici...

MADAME FROMONT.

Docteur, puisque mon fils n'arrive pas...

JOSEPH.

Pardon, madame, mais je n'ai pas besoin de lui, ni même de la présence de mademoiselle pour prescrire ce que je croirai nécessaire. Vos indications peuvent suffire! voulez-vous entrer là avec moi? (Il montre la droite.) Vous reprendrez mademoiselle ici, où elle attendra M. Fromont... n'est-ce pas, mademoiselle?

MADAME FROMONT.

Cela se peut, en effet! tu entends, mignonne?

MARTHE.

Oui, bonne maman.

JOSEPH à part, sur le seuil de la porte de droite, où il attend madame Fromont qui dit encore à Marthe quelques mots tout bas.

La bien-aimée attire l'amoureux, comme l'aimant attire le fer; voici l'aimant.

MADAME FROMONT.

Allons, docteur!

JOSEPH.

Allons, madame! (Revenant à la table.) Ah! mes lunettes! oui, je les remets, mes lunettes! et je ne les quitterai plus! je veux coucher avec, sacrebleu! pour le cas où l'on viendrait me chercher la nuit. (Il sort avec madame Fromont.)

SCÈNE IV

MARTHE, puis LÉON D'HORTAL.

MARTHE seule; elle s'assied près de la grande table, sur le canapé où était Léon tout à l'heure; machinalement sa main effleure quelques livres et ses yeux lisent quelques titres. Tout à coup :

Ah! le Code... Le Code... (Avec un sourire triste.) Un jour, j'ai demandé à M. Léon de me définir cela, le Code! il m'a répondu avec une voix si douce, que je n'ai entendu que sa voix... et pas du tout sa réponse... (Pause.) Ah! je voulais ne plus penser à lui... et voilà que ce livre... (Comme involontairement elle l'ouvre et jette un cri de surprise en lisant sur la première page.) Léon d'Hortal! son nom! sur ce livre, ici!... pourquoi?... Me voilà toute tremblante... comme si j'allais le voir! et il me semble que je vais le voir... oh! je suis folle!...

LÉON, entrant habillé.

Marthe!

MARTHE, à elle-même sans lui répondre.

Je sentais bien que j'allais le voir! mais je dois le fuir... Bonjour monsieur Léon! adieu!

LÉON.

Oh! restez!... Comment, c'est vous! vous! quelle joie inespérée! j'ai peur d'y croire!... oh! pas un mot, je vous en supplie! car je doute encore si cette apparition qui m'enivre, c'est vous-même, Marthe! ou une vision de mon esprit troublé! j'ai peur que le charme se rompe, que la vision s'efface. . restez!

MARTHE, très-doucement, les yeux baissés.

Vous m'aimez donc encore, vous, qui de vous-même avez tout rompu!

LÉON, devenant sérieux.

Marthe, je ne puis tout vous dire; mais croyez-moi, dans ma situation, avec votre âme pure et loyale, vous eussiez agi comme moi.

MARTHE, simplement.

Je vous crois.

LÉON, reprenant avec tendresse.

Oui! je vous aime! toujours! et bien plus que je ne pensais! Je vous aime... d'un amour vrai, absolu, dont votre présence autrefois ne me faisait sentir que la douceur et dont votre absence m'a révélé toute la force! Comment, c'est vous; cela se peut donc! quand j'ai amassé tant de choses à vous dire! mais que je vous regarde d'abord! que je vous regarde bien!... je parlerai après... si mon cœur que je sens déjà se fondre n'éclate pas tout à coup, trop plein de son bonheur! (L'émotion lui ôte la voix.)

MARTHE.

Léon! monsieur Léon! taisez-vous!... J'aurais dû ne rien entendre, mais c'est la dernière fois que...

LÉON.

La dernière fois! comme vous m'avez dit cela!... Marthe, est-ce que... (Avec douleur.) Ah! Marthe, vous allez vous marier? (Marthe baisse la tête; il reprend.) Avec... M. Charles Dufort?...

MARTHE.

Oui.

LÉON.

Bientôt?

MARTHE.

Bientôt.

LÉON, violemment.

Et vous obéirez?

MARTHE, relevant la tête et avec étonnement.

Mais... oui, j'obéirai.

LÉON.

Vous l'aimez donc, ce Dufort?

MARTHE.

Je tâcherai d'aimer mon mari.

LÉON.

Tant de soumission! une résignation si facile!... vous ne m'aimez plus, Marthe?

MARTHE, blessée.

Ah! comment un cœur sincère doit-il donc parler? vous voulez donc m'arracher la force dont j'ai besoin pour accomplir mon devoir!

LÉON.

Eh! que sais-je, moi!

MARTHE.

Je ne vous aime plus! vous, dont le visage est devant moi, même pendant mes prières! vous dont j'entends toujours la voix me dire pour la première fois : Marthe, en oubliant « mademoiselle! » Je ne vous aime plus! moi, à qui le bonheur d'être votre femme semblait si doux! et qui souffre en y pensant, à ce bonheur perdu, comme j'ai souffert au premier deuil de ma vie!

LÉON.

Vous ?

MARTHE.

Oh!... vous m'avez fait parler, pleurer, rougir ; vous devez être content! adieu!

LÉON, l'arrêtant, et avec douleur.

Pardonnez-moi! je suis indigne de vous!

MARTHE.

Vous ai-je affligé?... je ne le voulais pas! oui, Léon, je tâcherai d'aimer mon mari, et il faut accepter cette idée parce que vous ne pouvez penser que l'honnête fille que vous aimiez ne sera pas une honnête épouse.

LÉON.

Marthe!

MARTHE, continuant.

Mais sachez à quoi j'avais songé, monsieur, et nous verrons si vous croyez encore que j'ai cessé de vous aimer!...

LÉON.

Qu'allez-vous donc me dire !

MARTHE, avec un peu d'embarras d'abord.

Monsieur Léon... vous m'avez dit un jour ce que c'était que... le... Code...

LÉON.

Oui !...

MARTHE.

Je voudrais savoir, aujourd'hui, ce qu'on appelle « un acte respectueux ; » dites-le moi !

LÉON, étonné.

Pourquoi donc une telle question ?

MARTHE.

Parce qu'un jour j'ai entendu dire... qu'un mariage qui avait rencontré des obstacles venait enfin de s'accomplir, grâce au Code, par un acte respectueux. Eh bien !... « Respectueux » cela veut dire : louable, juste, légitime. Vous êtes avocat, vous savez la loi mieux qu'un autre ; à qui demanderai-je des explications, si ce n'est à vous ? et s'il y a là un moyen de rendre notre mariage possible, pourquoi n'y avoir pas recours ?

LÉON, la regardant avec tendresse et respect.

Chère âme candide !

MARTHE.

Vous ne répondez pas.

LÉON, continuant.

Cher esprit sans tache ! croyez-vous que la loi ait pensé à une enfant comme vous, quand elle a dit... (Il s'arrête, hésitant encore.)

MARTHE.

Parlez donc !

LÉON, il prend la main de Marthe qui le laisse faire, et en la regardan en face :

« Quand les parents s'opposent au mariage, les enfants en âge de majorité sont tenus de demander trois fois leur consentement dans un acte formel et respectueux ; cet acte est signifié par un notaire. S'il n'y a pas consentement, un mois après le troisième acte respectueux, il est passé outre à la célébration du mariage... Si... »

MARTHE, rejetant la main de Léon.

Assez ! j'ai compris, ah ! mon Dieu ! c'est donc là ce qui est possible ! Mais il faut alors que l'affection d'une jeune fille pour celui qu'elle aime ait étouffé en elle toutes les

autres ! Il faut... qu'elle ose juger ses parents, et les condamner !... et les dépouiller de leurs droits, pour disposer d'elle-même !.. Et si l'on se trompe en jugeant des vieillards ?... et s'ils sont morts, quand on reconnaît qu'on s'est trompé ?

LÉON, avec amour.

O Marthe ! nous devions nous aimer !...

MARTHE.

C'est là ce qu'on appelle un acte respectueux ? respectueux !... c'est indigne ! (A elle-même) Ma pauvre grand'mère qui m'a bercée toute petite, mon père qui a tant travaillé pour moi !... il faudrait m'en aller de leur foyer toute seule... sans leur baiser sur mon front, sans leur bénédiction sur ma vie... ah !... (Revenant à Léon et avec une dignité émue.) Monsieur d'Hortal, mes parents m'avaient laissée répondre à votre amour, et aujourd'hui ils vous refusent : voulez-vous m'épouser sans leur consentement ?

LÉON.

Non, mademoiselle.

MARTHE.

Merci, Léon ! Faisons notre devoir. (Avec force.) Il n'est pas possible qu'on souffre pour l'avoir fait comme pour l'avoir trahi ! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE V

LÉON D'HORTAL, puis MADAME DE SAULLES.

LÉON, seul en regardant la porte par où Marthe a disparu.

O Marthe ! ô mon bonheur ! (Il tombe assis, les coudes sur la table et le front dans ses mains. Madame de Saulles paraît au fond, elle voit Léon, vient à lui, le regarde avec amour et avec douleur, lui écarte les mains et lui ouvre ses bras. S'y jetant.) Ma mère ! enfin ! c'est toi ! c'est toi ! comme il y a longtemps que je t'ai vue !

MADAME DE SAULLES, doucement.

Longtemps !... hier, Léon !

LÉON.

Ah ! oui ! C'est qu'il s'est passé tant de choses !... mais enfin, te voilà ! embrasse-moi ! embrasse-moi !... j'ai tant besoin de t'avoir là, de me sentir sur ton cœur...

MADAME DE SAULLES.

Mon enfant ! mon enfant adoré !

LÉON.

Il n'y a que toi, vois-tu, pour me ranimer, pour me consoler ! (Il l'embrasse encore, il la regarde encore avec adoration, puis, comme à bout d'efforts et après un silence, avec force.) Eh bien, non ! te voilà, ma mère ! je te vois, je te tiens ! j'en suis bien heureux ! et je ne suis pas consolé ! je ne veux pas l'être !

MADAME DE SAULLES, effrayée.

Léon ! Léon ! mon enfant !... mais je ne t'ai jamais vu si abattu et si désespéré ! tu souffres plus que le jour où tu t'es séparé de n... moi ; Léon ! qu'est-il arrivé ? parle ! (Silence de Léon !) Parle donc ! J'ai bien le droit de souffrir avec toi !...

LÉON.

On va marier Marthe, ma mère...

MADAME DE SAULLES.

Qui te l'a dit ?

LÉON.

Elle-même.

MADAME DE SAULLES.

Tu l'as donc revue ?

LÉON.

Oui, là, tout à l'heure. Elle est chez le docteur ; avec sa grand'mère, je crois...

MADAME DE SAULLES.

Tu as revu Marthe, pauvre enfant ; et ton amour s'est ravivé ?

LÉON.

Avec mon désespoir ! elle ne peut pas croire, elle ! que ce qui est mal puisse s'accomplir ! c'est qu'elle ne sait pas combien ses parents sont inflexibles au nom de leur prudence !... Je le sais, moi !

MADAME DE SAULLES, hésitant.

Pour être heureux, Léon, tu n'as pourtant qu'un seul mot à dire...

LÉON.

Impossible !

MADAME DE SAULLES, accablée.

Alors mon pauvre enfant, du courage !...

LÉON.

Oui, oui, je sais ce que c'est que d'avoir du courage ; mais jusqu'à présent, le mien était récompensé. Marthe restait libre. Aujourd'hui, il me semble que je vais la perdre une seconde fois, la perdre pour jamais ! et je crains d'avoir épuisé mes forces, ma mère !

MADAME DE SAULLES.

Tu as pu renoncer à elle, et c'est ainsi que tu l'aimes !

LÉON.

Oh ! je sais qu'on aime autrement à mon âge ; mais mon cœur à moi, ce pauvre cœur que tu avais fait tendre comme le tien et que la vie a fait craintif, il s'est réfugié dans l'amour, il y a trouvé ses seules joies, des joies... divines ! pour moi, l'amour, c'est Marthe !... et... tiens, pardonne-moi, ma mère, je l'aime autant que toi !...

MADAME DE SAULLES.

Tu m'effrayes.

LÉON, achevant

Et, en la perdant, j'ai peur... oui, je l'avoue, j'ai peur d'être assez lâche ou assez malheureux pour en mourir !

MADAME DE SAULLES.

En mourir ! et moi ! et... (Elle s'arrête.) Je veux voir M. Fromont, je veux voir sa mère... n'as-tu pas dit qu'ils étaient ici ?... il faut que je leur parle, que je leur dise... Ah ! je ne sais pas, mais... (Elle se dirige vers la droite. Elle s'arrête et regarde Léon qui est tombé assis, accablé,) Il a peur d'en mourir !... cela se pourrait, mon Dieu, je le connais, moi ! (Revenant à Léon et l'embrassant avec force.) A bientôt, mon enfant ! (Léon la regarde avec un sourire triste... Elle disparaît par la droite.)

SCÈNE VI

LÉON D'HORTAL, LE DOCTEUR JOSEPH, M. DE SAULLES.

Léon est tout à ses pensées. Joseph paraît au fond avec M. de Saulles à qui il fait signe de rester à l'écart.

M. DE SAULLES, très-ému, regardant Léon.

C'est lui, enfin ! lui !

JOSEPH, allant à Léon.

Debout, monsieur l'avocat ! voici de la besogne ! je vous annonce un nouveau client, quelqu'un qui veut se confier à vous, parce qu'il sait que vous ne voulez être que l'avocat du bon droit.

LÉON, qui n'a pas écouté, sortant violemment de ses pensées.

Ah ! docteur ! si j'avais accepté ! Marthe serait ma femme, elle serait heureuse... car elle m'aime !... ma mère ne pleurerait plus et moi...

JOSEPH, d'abord un peu étonné.

Tiens !... Ma foi ! mon ami, si vous étiez encore capable

d'un tel effort, l'occasion vous en recompenserait, car le client que je vous amène et... qui est là... c'est...

M. DE SAULLES, s'avançant et d'une voix douce.

C'est moi, monsieur.

LÉON, saisi.

Ah ! docteur !... vous deviez comprendre, vous, que je ne pouvais plaider pour...

M. DE SAULLES, d'un voix qui tremble.

Vous renoncez donc déjà à la défense des causes justes ?

LÉON.

Monsieur !

JOSEPH, bas à M. de Saulles.

Remettez-vous donc, monsieur, ce sera votre avocat, ce n'est pas votre juge.

M. DE SAULLES, à lui-même.

Si.

JOSEPH, continuant.

Et daignez vous asseoir... M. d'Hortal va se raviser, et vous allez vous entendre (Se dirigeant vers la droite.) Je vous laisse.

LÉON, vivement.

Joseph !

M. DE SAULLES, de même.

Docteur (essayant de sourire), restez ! protégez-moi ! (Joseph se retire vers le fond et range des papiers ; à Léon.) Pourquoi me refuseriez-vous ce que vous accorderiez à tout autre plaignant?

LÉON.

Pourquoi venir me demander à moi, ce que vous pouvez demander à tout autre avocat?

M. DE SAULLES, avec élan.

Pourquoi !... (se remettant) parce que mon nom qu'on voudrait flétrir est aujourd'hui celui de votre mère.

LÉON.

Je plaiderai pour vous, monsieur. (Lui montrant un siége.) Dites-moi ce dont il s'agit ?

JOSEPH, à part.

Au fond, je crois M. de Saulles plus content que fâché d'avoir un procès à soutenir.

M. DE SAULLES, à Léon.

Le jour même où vous avez quitté la maison... de votre mère, un brave marin y était venu pour m'annoncer la mort de mon plus vieil ami : l'ancien capitaine de frégate

Lalande, qui venait de mourir tout à coup au Havre; le lendemain, un notaire m'annonçait que Lalande m'avait nommé son légataire universel.

LÉON.

Votre ami était sans parents?

M. DE SAULLES.

Il ne s'en connaissait plus. Il lui en restait un pourtant, un arrière-cousin; ce cousin, aujourd'hui, attaque le testament en l'attribuant à l'influence d'une amitié hypocrite et sordide; et il se charge de démontrer la captation par... mes voyages au Havre, par de longs séjours chez mon ami, par de certaines lettres... que sais-je!... c'est là, enfin, ce que dans un salon officiel, ce parent retrouvé m'a accusé d'avoir fait!

LÉON.

Ah!

M. DE SAULLES.

J'ai d'abord voulu me passer d'avocat. Il me semblait que mon nom devait seul défendre ma cause. Mais en voyant s'avancer le jour du jugement, qui, maintenant, est proche, j'ai ressenti... pour la première fois, j'ai ressenti quelque chose de... de pareil à la peur et... je suis venu, monsieur.

JOSEPH, à M. de Saulles.

Mais, monsieur, votre accusateur ne pourra produire de preuves?

M. DE SAULLES.

Je n'en redoute aucune... L'argent, je n'y tiens guère! et je l'aurais bien prouvé au parent de mon ami, si ce parent eût été pauvre; mais entendre déclarer mon amitié vénale, craindre pour mon nom habitué au respect, voir M. de Saulles forcé de se défendre d'avoir volé un héritage!... Ah dites! croyez-vous que je puisse supporter cela?

LÉON, que l'indignation a gagné.

Non! non! Ce monsieur, ce cousin, dont la parenté se réveille sur une succession! qui ose accuser de cupidité un homme qui serait son maître en désintéressement! qui va venir affirmer qu'un officier de la marine française a voulu clore sa carrière par une bassesse!...

M. DE SAULLES, joyeux, à Joseph.

Il me défend déjà!

LÉON, revenant à M. de Saulles.

Non, monsieur! Vous ne pouvez supporter cela! J'admire même, une offense publique ayant été faite à votre nom, que vous, homme d'épée, ayez eu assez d'empire sur vous pour ne pas forcer l'offenseur à vous rendre raison!...

M. DE SAULLES, triste et calme.

Ah!... Cette carrière à laquelle vous venez de rendre hommage ne vous semble pas une réponse suffisante à ce genre d'insulte! et vous m'envoyez me battre, jeune homme!... — Si votre père comme moi accusé, vous eût consulté comme moi, est-ce que vous lui auriez tenu le même langage!

LÉON.

Mon père! je serais allé me battre à sa place.

M. DE SAULLES, avec une douleur résignée.

Soyez tranquille! (En regardant Léon en face.) Moi, qui n'ai pas de fils! j'irai moi-même...

JOSEPH.

Ah! Léon! est-ce parler en avocat?

LÉON, se calmant.

Le docteur a raison.

JOSEPH.

Mais... M. de Saulles n'a pas encore dit le nom de son adversaire.

M. DE SAULLES.

C'est un jeune homme, que je crois avoir vu chez moi... Un M. Dufort...

LÉON, bondissant.

Dufort! Charles Dufort! Mais il ne m'est plus possible de plaider pour vous! monsieur, maintenant que je sais le nom de votre adversaire.

M. DE SAULLES.

Vous ne le pouvez plus?

LÉON.

Cet homme est mon rival, ne le saviez-vous pas?

JOSEPH, s'emportant.

Ça, vraiment?...

LÉON.

Cet homme me prend, il me vole, au nom de son argent, ce qui est dû à mon courage et à mon amour : il m'est odieux cet homme!... puis-je l'accuser sans passion? puis-je donner à croire que c'est la jalousie ou la vengeance qui m'inspire, non le droit et la vérité!

M. DE SAULLES.

Mais la cupidité dont il m'accuse, moi, cet homme, il m'en accuse dans un temps où l'argent est souverain et où ces infamies-là sont croyables. Vous, qui prenez de votre honneur un soin si religieux, méconnaîtrez-vous le prix que j'attache

au mien? Si un autre que vous défend ma cause et la perd, je regarde mon honneur comme entaché pour jamais, et votre mère...

LÉON, avec un cri.

Ah! Vous faites bien de me la rappeler; comptez sur moi, monsieur.

M. DE SAULLES, d'un ton pénétré.

Je vous remercie.

JOSEPH, bas à Léon.

Mon ami, rappelez-vous maintenant vos paroles de tout à l'heure!... « si j'acceptais! » disiez-vous?

LÉON, de même et vivement.

Assez! Lorsqu'il s'agit de défendre le nom porté par ma mere, voulez-vous qu'on dise que je me suis fait payer!...

JOSEPH, colère.

Léon!

LÉON, à M. de Saulles.

Monsieur, je suis forcé de me rendre chez un avoué... mais nous n'avons pas trop de temps pour l'affaire qui vous amène. Il faut donc qu'aujourd'hui même nous nous revoyions. (Montrant la gauche.) Veuillez entrer là, dans mon cabinet. Le docteur va vous y installer. En m'attendant, vous pourrez écrire en quelques lignes, une sorte d'exposé de la cause dont vous voulez bien me charger.... A bientôt. (Il salue et sort.)

SCÈNE VII

M. DE SAULLES, LE DOCTEUR JOSEPH, puis FROMONT.

M. DE SAULLES.

Avez-vous entendu? nous allons nous revoir. En effet, nous avons à causer, à nous entendre! Si Léon gagne et il gagnera!... il ne pourra m'empêcher de lui serrer la main... de l'embrasser peut-être! Ah!... si jeune! et déjà un pareil homme!... Un caractère, docteur!... vous l'aimez aussi, vous, n'est-ce pas?... Eh! qui ne l'aimerait! Il est beau, il est noble, il est bon, il est fier!

JOSEPH.

Il est bien malheureux!... (La joie de M. de Saulles s'éteint tout à coup; il laisse tomber sa tête sur sa poitrine.)

FROMONT, arrivant du fond.

Bonjour, docteur! vous avez vu madame Fromont. (A M. de Saulles qui ne prend pas d'abord garde à lui.) M. de Saulles! comment vous portez-vous, cher monsieur de Saulles?... Je n'ai

pas eu l'honneur de vous rencontrer depuis le jour où M. d'Hortal a si mal reconnu votre bonté, l'ingrat!

M. DE SAULLES, avec colère.

L'ingrat!

JOSEPH, modérant M. de Saulles des yeux.

Monsieur!... (A Fromont.) C'est affreux l'ingratitude, mais c'est si naturel qu'on est ingrat... sans s'en douter...

FROMONT, naïvement.

Sans même s'en douter!

JOSEPH, continuant.

Léon a sauvé votre réputation, quand il a plaidé pour vous! mais... quand la réputation est en danger c'est comme quand la santé est compromise. On dit à l'avocat ce qu'on dit au médecin : « Tirez-moi de là, mon ami! la moitié de ma fortune est à vous. » Une fois sauvé... « Combien, dit-on? ne me prenez pas trop cher! »

M. DE SAULLES, à Fromont.

Léon a sacrifié son amour au sentiment le plus honorable, monsieur ; appréciez donc mieux sa conduite, quand vous l'apprécierez tout haut; et ce mot d'ingrat que vous venez de prononcer... croyez-moi, ne le répétez plus! (Il entre à gauche.)

JOSEPH.

Je reviens, monsieur Fromont. (Il suit M. de Saulles.)

SCÈNE VIII

FROMONT, puis MADAME DE SAULLES, puis MADAME FROMONT, puis JOSEPH.

FROMONT, seul.

Si je m'attendais à entendre quelqu'un défendre Léon!... ma parole d'honneur, ce n'était pas M. de Saulles!

MADAME DE SAULLES, entrant vivement de la droite.

Enfin! c'est vous, monsieur, c'est vous! Enfin!...

FROMONT.

Vous ici, ma chère Jeanne! je suis content de vous voir!.. mais vous êtes toute troublée! ..

MADAME FROMONT, entrant aussi de la droite et allant à Fromont.

Je viens de renvoyer Marthe dans votre voiture; Jeanne vous attendait et...

MADAME DE SAULLES, à part.

Il a peur d'en mourir!...

FROMONT, à sa mère en montrant madame de Saulles.

Comme elle est émue!...

MADAME DE SAULLES, leur prenant les mains, et d'une voix émue.

Madame, mon ami, puisque vous voilà ensemble! écoutez-moi! vous êtes bons! oh! je le sais... et vous m'aimez toujours... dites-moi que ce mariage n'est pas conclu, qu'il ne va pas se faire si vite!

MADAME FROMONT.

Mais si, mon enfant! Je viens de vous le dire! j'ai à peu près engagé ma parole, moi, à mon tour et la parole d'une Chaumont-Lacarrière!...

MADAME DE SAULLES.

Et le cœur de Marthe, l'avez-vous engagé? (Violemment.) Non, non! c'est impossible!...

MADAME FROMONT et FROMONT.

Impossible!

MADAME DE SAULLES.

Vous ne savez donc pas... Léon l'a appris, ce mariage...

MADAME FROMONT.

Il fallait toujours qu'il l'apprît!

MADAME DE SAULLES.

Mais il en mourra!

FROMONT.

On dit ces chosse-là à son âge, et on arrive au mien!

MADAME DE SAULLES, avec colère.

Ne riez pas!... Je connais la nature de Léon, moi; c'est mon fils, je l'ai élevé, je l'ai soigné, je vous dis qu'il peut en mourir! Interrogez le docteur Joseph.

MADAME FROMONT.

Ah! oui! un beau médecin!

MADAME DE SAULLES.

Madame!... Non!... pardon!

FROMONT, s'emportant.

Mais sacrebleu! il est fou, votre fils! s'il aimait de cette façon-là, et s'il a cette nature-là, il devait accepter l'offre de l'amiral, épouser Marthe, et ne pas venir étaler je ne sais quelle vertu!... quelle fierté de caractère bonnes dans les romans, mais parfaitement ridicules dans la vie des gens raisonnables!

MADAME FROMONT.

Et nous sommes des gens raisonnables! et, lorsqu'il s'agit de notre fille nous devons avant tout assurer l'avenir?

MADAME DE SAULLES.

L'avenir!... et que craignez-vous donc pour l'avenir?...

FROMONT.

Quand ce ne serait que la pauvreté!

MADAME DE SAULLES.

La pauvreté! mais ne suis-je pas là? ne suis-je pas riche?

MADAME FROMONT, rectifiant.

M. de Saulles est riche!...

MADAME DE SAULLES.

Eh bien, est-ce que sa fortune n'est pas la mienne?

FROMONT.

Si!...

MADAME DE SAULLES.

Est-ce qu'elle n'est pas à Léon?...

MADAME FROMONT.

Non!

MADAME DE SAULLES.

Ah! vous me torturez!

FROMONT.

C'est que vous ne voulez pas comprendre aussi! Léon n'a rien à lui!

MADAME DE SAULLES.

Il a une fortune!

FROMONT.

Mais non! ce n'est pas comme s'il était le fils de M. de Saulles.

MADAME FROMONT, avec un regard pénétrant.

Il n'est pas le fils de M. de Saulles!

MADAME DE SAULLES, éperdue.

Eh bien!...

JOSEPH, qui vient d'entrer, accourant prendre la main de madame de Saulles.

Madame!

MADAME FROMONT, à madame de Saulles et en la regardant dans les yeux.

Eh bien, qu'alliez-vous dire?...

JOSEPH, avec colère.

Ah! faire parler madame en ce moment, lorsqu'elle souffre! qu'elle a la fièvre! (Il regarde fixement madame de Saulles.)

MADAME DE SAULLES.

Moi je... (En reculant devant le regard de Joseph, elle va tomber assise.)

FROMONT, faisant un pas vers elle.

En effet! il me semblait... ma chère Jeanne!...

JOSEPH, l'arrêtant et l'emmenant vers le fond.

Laissez-moi avec madame, cher M. Fromont, je vous en prie.

MADAME FROMONT, qui n'a plus quitté madame de Saulles des yeux, allant à Fromont.

Croyez-le, docteur; mon fils, ses soins sont nécessaires à madame de Saulles! Venez!

FROMONT.

Mais, ma mère...

MADAME FROMONT.

Venez donc! (Elle sort avec Fromont qu'elle entraîne.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, puis M. DE SAULLES, puis LÉON D'HORTAL

MADAME DE SAULLES, se levant.

Vous les laissez partir?

JOSEPH, la retenant.

Je les connais mieux que vous, madame; un mot de plus, et vous alliez vous perdre inutilement.

MADAME DE SAULLES, après un silence et avec un cri.

Ah!... Vous savez tout!

JOSEPH, avec chaleur.

Non! non, je ne sais rien, je ne vois rien, je ne pénètre rien! Rien... qu'un dévouement qui m'arrache des larmes! le mensonge d'une mère qui donne son honneur pour sauver son enfant!

MADAME DE SAULLES, avec égarement.

Ah! les enfants! les enfants! les innocents, les cœurs purs! on n'y songe pas dans la faute, on les trahit dans la passion! et un jour, ils nous jugent!... ou bien, ils payent pour nous! Sauvons-les! sauvons les enfants!

JOSEPH.

Calmez-vous, madame, au nom du ciel, au nom de votre fils

MADAME DE SAULLES.

Ne voyez-vous pas, qu'il est malheureux pour toujours, mon fils!... qu'il peut mourir! .. C'est vous qui me l'avez dit!

JOSEPH.

Nous sauverons Léon!... silence!

MADAME DE SAULLES.

Et Marthe! croyez-vous qu'elle sera heureuse, elle? non! elle pleurera comme j'ai pleuré ; elle sera délaissée comme je l'ai été; elle sera... Mon Dieu, qu'elle ne soit pas coupable, on souffre trop!

JOSEPH, suppliant.

Silence, madame, je vous en conjure!...

MADAME DE SAULLES, avec rage.

Oh! coupable! coupable! pourquoi devient-on coupable! Il ne faut pas la loi pour vous punir, ni l'épée, ni la foudre du ciel, non! c'est du fond peut-être de la faute que sort le châtiment! On le bénirait peut-être, s'il n'atteignait que vous, car il apaise la conscience; mais il serait trop doux! et il faut qu'il nous frappe, là où nous pouvons le plus souffrir, dans le cœur de nos enfants!...

M. DE SAULLES, paraissant à gauche.

Cette voix!...

MADAME DE SAULLES, l'apercevant.

Lui! ah! mon serment! mon serment! (Elle tombe sur un siège, évanouie.)

M. DE SAULLES.

Madame de Saulles ici! Qu'a-t-elle donc?

JOSEPH.

Ne craignez rien, ce n'est qu'une crise nerveuse! (Il donne des soins à madame de Saulles.)

M. DE SAULLES.

C'est plus que cela! et vous ne m'appeliez pas! (Penché sur elle.) Jeanne! ma chère Jeanne! c'est moi! (A Joseph, et fou d'angoisse.) Mais son cœur ne bat plus!

JOSEPH, effrayé lui-même.

Ne vous effrayez pas!

M. DE SAULLES.

Je vous dis que son cœur ne bat plus! Que s'est-il passé?... qui a-t-elle vu? que lui a-t-on dit? (Avec une voix tonnante.) Qui est-ce qui me l'a tuée?...

LÉON, entrant au fond, accourant.

Ma mère! (Il va tomber à genoux près d'elle.)

M. DE SAULLES, avec égarement, prenant d'une main la main de Léon et lui montrant de l'autre madame de Saulles.

Tu vois, tu vois... (Léon, éperdu à ce tutoiement, lève la tête et rencontre le regard de Joseph.)

JOSEPH, le maintenant à genoux en pesant sur son épaule.

Pas un mouvement, malheureux !

MADAME DE SAULLES, elle rouvre les yeux, se voyant entre son mari et son fils, elle les referme ; les rouvrant ensuite comme avec crainte.

Tous les deux ! tous les deux !... c'est un rêve !... Dieu ! si je dois mourir... que ce soit à présent !

LÉON.

Ma mère...

JOSEPH, se penchant vers l'oreille de Léon.

Ne quittez pas votre mère, Léon, ne la quittez pas !

M. DE SAULLES, la montrant à Léon.

Il y va de sa vie !...

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte. C'est le petit salon qui sépare l'appartement de madame de Saulles (il est à gauche) de celui de M. de Saulles, à droite. Au fond, la porte qui conduit dans les salons et au dehors. Fenêtre, cheminée, pendule, une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE SAULLES, au lever du rideau il est assis près de la table et tient une plume à la main comme s'il était arrêté au moment d'écrire.

J'ai été trop heureux depuis dix jours! depuis le retour de Léon près de sa mère... Pourquoi ce bonheur volé durerait-il davantage!... Cela ne serait plus conforme à l'équité divine!... Madame de Saulles n'est plus en danger, mon procès se juge aujourd'hui ; dès demain, peut-être Léon s'éloignerait encore... Non, mon parti est pris... (Écrivant.) « Mon cher Fromont, il se peut, gardez-moi encore le secret, que je parte... bientôt pour un long voyage. Vous avez été pour Jeanne le tuteur le plus dévoué ; les femmes comme elle restant toujours des enfants en fait d'argent ou d'affaires, je viens vous demander de reprendre pour elle vos fonctions d'autrefois. J'ai écrit à mon notaire, il ira vous voir... Un homme comme vous, mon cher Fromont, veillant sur la fortune de Jeanne, et le docteur Joseph veillant sur sa santé, je partirai tranquille... » (A lui-même en s'arrêtant.) Tranquille!... (Se remettant à écrire.) « Enfin, mon cher Fromont si... je ne revenais pas... » (Voyant paraître Joseph à la porte de gauche et se levant.) Eh bien, docteur?...

SCÈNE II

M. DE SAULLES, LE DOCTEUR, JOSEPH.

JOSEPH.

Rien de mauvais, rien de nouveau, si ce n'est... quelque chose d'assez difficile à dire...

M. DE SAULLES.

Quoi donc?...

JOSEPH.

Madame de Saulles souffre en ce moment de cette idée que bientôt elle ne sera plus malade; elle n'aurait pas voulu guérir, disait-elle, tout à l'heure, puisque sa maladie réunissait à son chevet M. de Saulles et Léon.

M. DE SAULLES.

Oui, oui, elle tremble déjà de la peur de le voir partir...

JOSEPH.

Quand l'enfant quitte la mère pour se marier, pour... être heureux, la mère se résigne, mais ici....

M. DE SAULLES.

Léon ne quittera pas sa mère... C'est moi qui m'éloignerai...

JOSEPH.

Vous!...

M. DE SAULLES

Ah! il est bien juste que ce soit moi!... (Ses yeux rencontrant le regard de Joseph.) Vous avez tout deviné, tout pénétré, docteur...

JOSEPH.

Monsieur!...

M. DE SAULLES.

Oui, vous savez tout... (Très-doucement après un silence.) Vous me condamnez, monsieur?

JOSEPH.

Moi!... de quel droit?... Demain peut-être j'aurai besoin d'indulgence. On n'est sûr d'une existence irréprochable que lorsqu'on l'a derrière soi. Et puis... ne vous êtes-vous pas jugé et condamné vous-même?... Je vous ai vu souffrir!...

M. DE SAULLES.

Vous me verrez aussi exécuter mon propre arrêt...

JOSEPH.

Comment?...

M. DE SAULLES.

Mon ami, je vais reprendre la mer...

JOSEPH.

Vous allez!...

M. DE SAULLES.

J'ai vu le ministre... Je lui ai rappelé que mon nom figure toujours dans les cadres de réserve... Il a bien accueilli mon désir... Quand je lui ai parlé du procès qu'on m'intente, le ministre a refusé d'en attendre l'issue pour em-

ployer de nouveau mes services, une occasion s'étant déjà offerte, il a bien voulu m'en informer, et aujourd'hui même, je dois le revoir.

JOSEPH.

Vous partiriez donc prochainement ?...

M. DE SAULLES, appuyant.

Très-prochainement... Je ne veux pas laisser à ma résolution le temps de faiblir... Mon sacrifice doit être absolu, muet, irrévocable; c'est pourquoi, quand j'aurai quitté le continent, je n'y reviendrai jamais.

JOSEPH.

Jamais!...

M. DE SAULLES.

A quoi bon!... Bah!... quand l'amiral Collingwood mourut à son bord au rude service de la fière Angleterre, il tenait la mer depuis plus de quarante ans. Il avait pourtant laissé à terre une femme et des enfants qu'il adorait... Entre le ciel et l'eau, j'appellerai à moi son courage, et moi aussi, je mourrai en mer... (En regardant à gauche.) D'ailleurs, n'aurai-je pas laissé ici le plus vivant de moi-même!...

JOSEPH.

Un tel projet m'afflige... et m'étonne. Qui a pu vous démontrer la nécessité d'un pareil renoncement ?

M. DE SAULLES.

Des conseillers bien éloquents, docteur : le sentiment de ce que je dois à ceux que j'aime, et une grande pensée de justice.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME PROCOPE.

MADAME PROCOPE.

Une estafette du ministère de la marine vient d'apporter ceci pour monsieur. Procope n'étant pas là, c'est moi qui...

M. DE SAULLES.

Merci!... (Il ouvre et lit.)

MADAME PROCOPE, à demi-voix.

Monsieur le docteur!

JOSEPH.

Nina!...

MADAME PROCOPE.

Comprenez-vous que madame Fromont ne soit pas encore venue prendre des nouvelles de madame? et qu'on n'ait pas vu M. Fromont?...

JOSEPH.

Non, madame Procope, je ne comprends pas cela!... Mais

il paraît qu'elle est indisposée, madame Fromont!... elle m'a fait demander... ce qui me surprend bien...

M. DE SAULLES, ayant lu, et, après un silence, il embrasse l'appartement d'un long regard qui s'arrête sur la porte de gauche, et il se dit.

Déjà!... Si vite! si vite! (A Joseph, ayant repris sa fermeté.) Comme je l'espérais, le ministre va m'attendre. Il m'attendra... (jetant un coup d'œil sur la pendule) jusqu'à deux heures.

JOSEPH.

Défiez-vous des déterminations trop promptes, monsieur: celles qu'on trouvait seules possibles la veille, on les déplore le lendemain...

M. DE SAULLES.

Merci... (Il se dirige vers la droite; au moment d'entrer chez lui il s'arrête, regarde Joseph, qui se dirigeait vers le fond et revient à lui.) Docteur, donnez-moi la main. (Joseph la lui donne, il la serre avec expression et entre à droite, Joseph sort par le fond, où on le voit rencontrer Louisard.)

SCÈNE IV

MADAME PROCOPE, LOUISARD, puis PROCOPE.

LOUISARD, au fond, à Joseph.

Merci, monsieur, merci bien!... (S'avançant et apercevant madame Procope qui arrange le feu.) Une femme!... Bon!... pas de chance, sacrrrr!... J'aurais voulu rencontrer le vieux brûlot... qui m'a piloté la première fois!

MADAME PROCOPE, se relevant.

Quelqu'un?...

LOUISARD, d'un air effaré.

Ma bonne femme... Je dis ma bonne femme!... mais faut pas croire que je le pense au moins.

MADAME PROCOPE.

Merci!

LOUISARD.

Y a pas de quoi! C'est que j'aurais voulu ne pas vous voir; j'aurais préféré un brave homme, nommé je crois... Procope.

MADAME PROCOPE, avec fierté.

Mon mari, monsieur!

LOUISARD.

Vraiment! sans rire! sacrrr.

MADAME PROCOPE.

Malhonnête!...

LOUISARD.

Oui, madame!... Pour lors...

PROCOPE, entrant de la droite.

Tiens! C'est le marin!... Ne faites donc pas la cour à ma femme!...

LOUISARD.

Dors tranquille!...

PROCOPE.

Comment ça va-t-il, vous?... nous ici, ça va toujours tout de même, madame et moi!...

LOUISARD, faisant le geste de boxer.

Qui est-ce qui est le plus fort?... ça doit être madame...

PROCOPE, continuant.

Si j'avais quelques années de moins, tenez, je m'engagerais marin, comme vous... Je mettrais les mers entre cette coquette et moi...

MADAME PROCOPE.

Encore! Ah! tenez... vous êtes un enfant...

LOUISARD, les montrant.

Quel heureux âge!...

PROCOPE.

Eh bien!... vous a-t-on bien reçu à Dunkerque?.. y a-t-il des femmes par là?...

LOUISARD.

Ah! sacrrr!... Il y en a trop... comme partout! Tous morts, mes parents!... Tous!... Il ne me restait plus que des parentes!

MADAME PROCOPE.

Vous étiez bien à plaindre!...

LOUISARD.

Comment!... si j'étais à plaindre?... Elles ont voulu me marier!... J'ai pris le chemin de fer alors!... grande vitesse!... mais c'est pas tout ça, mes tourtereaux!... (Les prenant tous les deux.) Il a donc un procès, votre maître...

PROCOPE.

Vous le savez?...

LOUISARD.

Tu le vois bien, Lubin!... quand j'ai appris ça tout à l'heure par hasard, dans un café, d'un vieux comme moi, que j'avais rencontré, je te vous ai allongé un coup de poing que j'en ai fendu la table!... J'suis comme ça, moi!... C'est la faute à papa!... mais! mais! mais! que j'dis, c'est comme si le cousin de mon commandant accusait notre amiral d'avoir volé, sacrrr!... mais voyons... quand est-ce que ça se juge?...

MADAME PROCOPE et PROCOPE.

Aujourd'hui.

LOUISARD, bondissant.

Aujourd'hui!... Et vous ne me faites pas parler à l'amiral, sacrrrr!...

PROCOPE.

Monsieur... veut être seul, il m'a renvoyé, il s'habiller lui-même...

MADAME PROCOPE, voyant entrer Léon.

Tenez, voilà son avocat, à monsieur... vous allez pouvoir causer avec lui...

SCÈNE V

LES MÊMES, LÉON D'HORTAL.

LÉON, allant à madame Procope.

Nina, ma bonne, je voudrais voir l'amiral.

MADAME PROCOPE le regardant et souriant.

Tu le verras dans un instant...

LÉON.

Qu'as-tu donc à sourire!...

MADAME PROCOPE.

Rien!... mais ça me fait plaisir de t'entendre dire tout simplement « Je voudrais voir l'amiral! » Ce n'est pas comme autrefois, et... c'est mieux...

LOUISARD, qui parlait bas à Procope et regardant Léon.

Il me semble que je l'ai déjà vu... V'là donc comme c'est fait, un avocat!... c'est bien jeune...

MADAME PROCOPE.

Léon, c'est le maletot du feu commandant Lalande...

PROCOPE.

Louisard!... C'est Louisard!...

LÉON.

Ah! tant mieux!... Je serais bien aise de causer avec lui...

LOUISARD.

Et moi, donc!... (D'un air pressé.) Monsieur...

LÉON.

Laissez-nous, mes amis... (M. et madame Procope sortent par le fond en se querellant.)

SCÈNE VI

LÉON D'HORTAL, LOUISARD.

LOUISARD, toujours pressé.

Monsieur!...

LÉON, le modérant.

Veuillez vous asseoir.

LOUISARD.

C'est pas la peine!... Je suis plus pressé que fatigué. Pour lors, mon avocat, c'est pas tout ça! vous avez là une affaire que si vous la laissiez tomber... je vous regarderais comme....

LÉON, le contenant.

Mon ami, il faut que nous soyons brefs, car le temps presse...

LOUISARD.

Si le temps presse!... mais tel que vous me voyez, j'accours servir de témoin à M. l'amiral... Eh bien, si vous êtes prêt, je le suis, moi; appareillons!

LÉON.

Mais mon brave, les choses ne vont pas ainsi, si précieux que puisse être votre témoignage, il m'eût fallu, pour pouvoir le produire, obtenir une enquête... Aujourd'hui, il est trop tard...

LOUISARD.

Trop tard; sacrrr!... C'est à se faire sauter le gouvernail, des choses pareilles!

LÉON.

Voyons!... mettons un peu d'ordre dans notre entretien, et, d'abord, permettez-moi une ou deux questions.

LOUISARD.

Trente-six! vous ne m'intimidez pas, vous!... Allez!...

LÉON.

M. Lalande et de M. le comte de Saulles s'aimaient beaucoup?

LOUISARD, gravement et en s'attendrissant un peu.

Ça, monsieur, pour bien le dire, faudrait une autre langue que la mienne, dans un autre bec que le mien!... Ces hommes-là, voyez-vous, s'étaient connus dans une ambulance, à l'autre bout de la terre ; et leur deux braves cœurs s'étaient sentis du même métal. Ils s'étaient retrouvés dans un branle-bas, quand les bombes et les boulets vous traitent les hommes comme des capucins de carte... et de temps en temps, comme ça, crânement, tranquillement, ils se sauvaient la vie... comme on se dit bonjour! (S'arrêtant.) Si j'en dis trop, monsieur...

LÉON.

Non, continuez...

LOUISARD.

Et quand mon commandant a eu quitté le service, monsieur, pour s'embêter avec moi!... que M. de Saulles venait au Havre, et que ces hommes-là s'empoignaient pour s'embrasser! C'était un moment que je ne voyais pas les yeux secs, allez, moi qui ai pourtant le pied marin!...

LÉON.

A combien se montait la fortune de M. Lalande?

LOUISARD.

A zéro, mon avocat! Ça n'allait pas plus loin. Le commandant n'avait que sa pension de retraite, et l'héritage n'est pas un héritage...

LÉON.

Qu'est-ce donc?

LOUISARD.

C'est une restitution. Mais ce que je vous dis là, l'amiral a dû vous le dire...

LÉON.

Oui, a peu près!... mais parlez toujours, vous confirmerez... vous compléterez ce que je sais déjà...

LOUISARD.

Vous comprenez bien que chez mon commandant, M. de Saulles et lui ne se gênaient guère pour parler tout haut devant moi!... C'est comme ça que j'ai appris que notre amiral...—Personne n'est parfait, mon avocat...—il aimait... oui, il aimait une femme trop haut placée pour lui, ou pas assez haut... ou qu'on lui refusait... N'importe! mais toujours, il en avait un enfant.

LÉON.

M. de Saulles a un enfant!...

LOUISARD.

L'a-t-il encore? je ne sais pas : il s'est passé du temps...

LÉON.

Un fils?... Une fille?

LOUISARD.

Je ne sais pas non plus! il disait « mon enfant » et peut-être bien qu'il avait déjà été amoureux... (dame! en voyageant!...) mais il n'avait eu que celui-là, d'enfant, et il l'aimait... bien!...

LÉON, à part.

Une femme! un enfant! Et il a épousé ma mère! (Haut.) Achevez!..

LOUISARD.

Un jour, comme M. de Saulles allait bientôt s'embarquer pour une expédition lointaine, il apporta chez nous une grosse somme. La mort pouvait le prendre au loin, et il voulait qu'alors son ami pût assurer l'existence de ces deux êtres qui lui étaient chers!... (S'arrêtant.) Eh bien mon avocat, nous devons commencer à comprendre?

LÉON, préoccupé.

Oui, oui, je vois, je comprends, je...

LOUISARD, naïvement.

Franchement, vous seriez bien bête!... Ah! pardon!... (Reprenant.) Pour en finir, l'amiral revint, et le temps arriva que lui, aussi, quitta son banc de quart. Toujours, depuis ce temps-là, M. Lalande voulait lui rendre l'argent... toujours l'amiral disait : « Plus tard!... plus tard!... » et... et mon pauvre commandant est mort...

LÉON, qui s'est remis.

N'ayant le temps pour restituer la somme que de tracer deux lignes sous forme de testament?

LOUISARD.

Voilà!

LÉON.

Je vous remercie, mon ami... Je vais vous envoyer au président de la chambre où l'affaire est venue, s'il jugeait possible de vous faire comparaître, ou s'il vous demandait un certificat, déclarez que l'argent n'est qu'un dépôt, sans dire cependant...

LOUISARD.

Quoi? les noms? y a pas de danger, je ne les sais pas!... Mais, s'il le faut, je lèverai haut la main, allez!... la gauche, n'est-ce pas!... non la droite... Ah!... comme je lèverais volontiers les deux sur le cousin!... un fameux requin, le cousin!... qu'on m'en passe donc une aile!

LÉON, qui pendant ces mots a été écrire.

En me quittant, vous allez prier Procope de vous bien indiquer le palais de justice... une fois là, vous n'aurez qu'à montrer cette lettre : on vous guidera... Allez!...

LOUISARD.

Je vais, je cours!... et nous gagnerons, mon avocat, nous gagnerons!... vous le voyez déjà par ce que je viens de vous dire... (En disparaissant.) Nous gagnerons sacrrrrr!...

LÉON, seul un instant, et à lui-même.

Oui!... oui!... M. de Saulles ne m'aurait jamais dit tout cela!... Tout cela, c'est la vérité... (avec indignation) et il a épousé ma mère!

SCÈNE VII

LÉON D'HORTAL, M. DE SAULLES. Léon a reconduit Louisard jusqu'au fond. — En redescendant la scène, il se trouve en face de M. de Saulles qui sort de son appartement en grand uniforme de contre-amiral.

LÉON, surpris.

Monsieur... cet uniforme?...

M. DE SAULLES, très-simplement.

C'est celui de mon grade dans la marine française...

LÉON, hésitant.

Mais... cet uniforme ne se porte qu'en activité de service... et je croyais qu'ayant fait votre temps... vous aviez pris votre retraite?...

M. DE SAULLES.

J'avais pris ma retraite trop tôt... Avec la patrie on n'a jamais fait son temps...

LÉON, après un silence d'étonnement.

Vous êtes libre de vos résolutions, monsieur, et tout à l'heure, le jugement que nous attendons étant rendu, votre nom sera plus éclatant que jamais, vous pourrez remonter le front haut à votre bord!...

M. DE SAULLES.

C'est... mon espoir...

LÉON.

Vous partiriez... bientôt?...

M. DE SAULLES, il regarde alternativement Léon et l'heure que marque la pendule, et dit d'une voix émue.

Je ne sais pas.

LÉON.

Mais quand on part, on doit songer à ceux qui restent...

M. DE SAULLES, surpris.

Ceux qui restent?

LÉON.

Allez-vous... allez-vous abandonner votre enfant?...

M. DE SAULLES, il fait un bond de surprise et de terreur, s'avance sur Léon, recule, et, tout éperdu :

Mon enfant!...

LÉON, comme brisé par ce qu'il vient de dire.

Ah! monsieur, vous me rendez bien malheureux!...

M. DE SAULLES.

Moi, je...

LÉON, avec fièvre.

Je vous ai vu faussement et odieusement accusé... j'ai recueilli des traits qui vous honorent, je me suis rendu compte de l'estime qu'on a pour vous, je la partageais enfin!... J'allais cesser de vous haïr, j'allais peut-être vous aimer!...

M. DE SAULLES.

Vous!...

LÉON.

Mais après ce que je viens d'apprendre...

M. DE SAULLES.

Qu'avez-vous donc appris?...

LÉON.

Ce qui assure le gain de votre procès... J'en doutais encore, il y a une heure; je n'en doute plus, j'ai un témoin, Louisard!...

M. DE SAULLES.

Louisard...

LÉON.

Il me quitte...

M. DE SAULLES, se forçant au calme.

Eh bien?...

LÉON.

Il m'a appris le sujet, toujours le même, de vos entretiens avec votre ami le commandant. (S'arrêtant.) Vous n'êtes pas bien, monsieur, voulez-vous que je me taise?...

M. DE SAULLES.

Non! parlez!... (A part.) S'il savait tout?... je frissonne! ..

LÉON.

Vous aimiez une femme sans pouvoir, disiez-vous, l'épouser... Elle vous avait donné un enfant...

M. DE SAULLES, à part.

Il saurait la vérité et il ne tomberait pas dans mes bras!... non! impossible!...

LÉON, reprenant.

Et pour que votre ami pût assurer l'existence de cet enfant et de sa mère, si quelque jour vous ne reveniez pas, vous lui aviez confié une somme importante... Est-ce vrai, monsieur?... et, sauf les noms qu'il ignorait, et inutiles d'ailleurs, Louisard m'a-t-il tout dit?...

M. DE SAULLES, respirant.

Oui, mais... (Il va pour parler, mais en entendant sonner une demi-heure, il s'arrête en se disant.) Demain, tout à l'heure, je ne le verrai plus!...

LÉON.

A ces révélations offensantes pour madame de Saulles, comprenez-vous ce que j'ai dû ressentir?... Et aujourd'hui que votre mandataire n'est plus, et que vous vous apprêtez à voyager encore, comprenez-vous qu'on puisse vous demander ce que vont devenir votre enfant et sa mère?

M. DE SAULLES, à lui-même après avoir regardé Léon.

O saint aveuglement!

LÉON, continuant.

Ils vivent?..

M. DE SAULLES, trop vivement.

Grâce à Dieu!...

LÉON.

On dirait à ce cri que vous les aimez encore!... C'est peut-être pour les revoir que vous voulez partir?..

M. DE SAULLES.

Non...

LÉON.

L'enfant doit être grand... vous l'emmenez peut-être?...

M. DE SAULLES, le regardant.

Jamais!... (Il se détourne vivement et ses yeux rencontrent la pendule. A part.) La dernière heure que j'aurai passée avec lui!...

LÉON.

Mais votre silence vous condamne, irritez-vous donc, révoltez-vous! parlez...

M. DE SAULLES, à lui-même.

Parler!...

LÉON.

Quand vous vous êtes introduit dans ma famille, vous aviez donc déjà une famille? Quand vous avez épousé ma mère devenue libre, vous n'étiez donc pas libre? Voici que vous voulez partir, maintenant!... si ce n'est pas pour revoir votre autre famille, c'est pour la fuir, pour fuir votre enfant. Quel homme êtes-vous donc?...

M. DE SAULLES, éclatant.

Ah! vous êtes impitoyable!... ma honte ne vous suffit pas!... vous violez les secrets de mon âme!... Il faut être aussi jeune pour être aussi cruel...

LÉON, avec chaleur.

Faites-moi donc taire par un cri d'innocence!... je l'ai toujours attendu!...

M. DE SAULLES, sans s'arrêter, s'animant.

Voilà donc ce qu'une faute peut faire... On me nomme le comte de Saulles, un grade bien gagné anoblit ma noblesse, le monde sait mon nom, chacune de mes croix signifie :

danger vaincu! chacun de mes titres : service rendu, gloire pour mon pays! Il me suffit de dire que je reprends la mer! une escadre va m'attendre qui me reconnaîtra seul maître après Dieu. Et voici un jeune homme, un enfant, pour qui mon nom, mes titres, mon rang, mon courage... tout cela n'est rien!... parce qu'il sait l'envers de ma vie, parce qu'il a surpris la plaie de mon orgueil...

LÉON.

Monsieur!

M. DE SAULLES, s'animant toujours.

Eh bien!... oui!... j'ai été coupable!... oui, il m'est arrivé de tromper un homme!... mais si vous le savez, pourquoi me le faire dire?... est-ce que je nie?... est-ce que je me défends?... que vous faut-il enfin?... dois-je accuser celui que j'ai trahi?... rappeler comment il m'avait le premier trompé?... et qu'à sa dernière heure, inspiré par Dieu, conseillé par la mort, il me pardonna... (Comme en regardant dans ses souvenirs.) Oui, il me pardonna... et dans sa clémence, il dit à celle qui avait été la victime de nos trahisons: « Ma vie vous séparait; que ma mort vous réunisse, je le veux... » (Se retournant vers Léon.) Il l'a dit, monsieur!... (Il s'arrête brusquement et recule en voyant les yeux de Léon attachés à ses lèvres et à part.) Dieu! qu'ai-je fait!... comme il me regarde!... il a deviné!... (Regardant la porte de gauche.) O Jeanne!... toi, qu'il vénérait!...

LÉON.

Eh bien?... Pourquoi n'avez-vous pas épousé cette femme?...

M. DE SAULLES, éperdu.

Pourquoi je... (A lui-même.) Oh! sa foi en sa mère n'a pas même chancelé!

LÉON, continuant.

Il fallait l'épouser alors, donner un père à votre enfant, si vous l'eussiez aimé.

M. DE SAULLES, le regardant en face.

Je ne l'aime donc pas, mon enfant!...

LÉON, avec ironie.

Vous? qui passez vos jours loin de lui!... qui voulez partir sans que ce soit pour le rejoindre!... non, vous ne l'aimez pas!... tout se contredit en vous, tout doit être mensonge...

M. DE SAULLES, d'une voix terrible.

Assez, monsieur!... (L'heure sonne.) Ah! l'heure!!! (Il saisit Léon par les deux mains, le jette sur sa poitrine, l'embrasse au front et se sauve par la gauche.)

SCÈNE VIII

LÉON D'HORTAL, seul, il est resté comme frappé de la foudre, l'œil fixé à la place que M. de Saulles a quittée ; enfin, quand la voix lui revient.)

C'était un homme redoutable! il a bravé les tempêtes et les batailles, il a dompté des révoltés furieux ; et... à ma voix, il chancelle, il pâlit.... Je l'outrage, et au lieu de me jeter à ses pieds, il m'étreint, il m'embrasse et... et... (Portant la main à son front et la retirant humide.) Et en m'embrassant il pleurait!... (Comme frappé par l'idée de la vérité.) Oh!... Lui! .. lui!... il serait... (Courant vers la gauche et criant.) Ma mère! .. (S'arrêtant aussitôt.) Mais je vais la tuer, ma mère!... Mais ce que j'ai entendu... cet enfant!... cette femme qu'il ne pouvait épouser!... son regard quand je lui criais : « Vous n'aimez pas votre enfant!... » Et ces paroles dites à l'heure suprême : « Ma vie vous séparait; que ma mort vous réunisse, je le veux! » Ah! qui me dira!... qui me dira!... (Avec éclat) Lui!... oui! lui-même! Est-ce qu'il pourra rester muet quand je lui crierai...: « Etes-vous mon... » (S'arrêtant.) Il se taira. S'il n'a pas répondu... là, quand je le harcelais par mes provocations, c'est qu'il ne pouvait parler peut-être sans me dire . « Tu vas cesser d'honorer ta mère... » (S'arrêtant tout court, accablé et d'une voix sourde.) Je cesserais donc d'honorer ma mère!... (Joseph paraît au fond.)

SCÈNE IX

LÉON D'HORTAL, LE DOCTEUR JOSEPH.

JOSEPH, stupéfait.

Encore là, Léon! à quoi pensez-vous donc?...

LÉON, très-bouleversé.

Moi! à quoi je... oui, je suis ici!... où voulez-vous que je sois?...

JOSEPH.

Mais le procès?...

LÉON.

Quel procès?...

JOSEPH.

Celui de M. de Saulles!... c'est aujourd'hui qu'il se juge!... c'est tout à l'heure...

LÉON.

Ah ! mon ami!... j'ai peur de devenir fou!...

JOSEPH.

Mais vous m'effrayez! qu'avez-vous donc?

LÉON.

Est-ce que je peux vous le dire!...

JOSEPH.

Non ! ne me dites rien, mon enfant, vous n'en auriez pas le temps?... Plus tard! songez que l'heure presse, que vous avez promis... Vous aimez votre mère, si vous haïssez M. de Saulles...

LÉON, éperdu.

Moi!...

JOSEPH.

Courez donc le défendre et venger son nom !...

LÉON.

Oui... oui... j'y cours...

JOSEPH, le rappelle pour lui donner ses papiers qu'il oublie sur la table.

Léon!

LÉON, les recevant.

Et puis je veux... je veux le revoir! il faut que je le revoie !...

JOSEPH.

Allez !... allez!... Si vous arriviez trop tard!...

LÉON.

Ah!... (Il s'élance vers le fond.)

SCÈNE X

LE DOCTEUR JOSEPH, MADAME DE SAULLES, puis MADAME PROCOPE, puis M. PROCOPE.

MADAME DE SAULLES, entrant vivement de la gauche avec madame Procope qui veut en vain la retenir.

Laisse-moi, Nina !... je te dis que mon fils m'a appelée...

JOSEPH.

Debout, madame! quelle imprudence !

MADAME DE SAULLES.

J'ai entendu la voix de mon fils... on l'aurait cru désespéré!... où est-il? l'avez-vous vu?

JOSEPH.

Oui, madame, calmez-vous... il vient de partir pour le

Palais, où il plaide aujourd'hui dans le procès de M. de Saulles.

MADAME DE SAULLES.

M. de Saulles! ah! pour lui aussi j'ai le cœur plein d'alarmes... il m'a semblé le voir traverser ma chambre, il était en grand uniforme... il s'est arrêté près de moi, et il a parlé, à voix basse... pour ne pas m'éveiller... mais je voyais, moi, et j'entendais... il était pâle... et il disait... « Ils ne souffriront plus par moi!... » Ai-je rêvé?... ou ai-je vraiment entendu cela! » Ah! je veux voir mon mari! je veux le voir!... Nina, où est-il, monsieur? ..

MADAME PROCOPE.

Monsieur est descendu par l'escalier de la chambre de madame...

MADAME DE SAULLES, à Joseph.

C'était donc bien lui!...

MADMAME PROCOPE.

Il a parlé à Procope qui était dans la cour... je vais appeler Procope... (Elle va à la fenêtre, l'ouvre et se penche en dehors.)

MADAME DE SAULLES.

Vous aussi, docteur, vous êtes inquiet! auriez-vous connaissance de quelque projet de départ?

JOSEPH.

Je crois devoir vous l'avouer, madame. M. de Saulles...

MADAME DE SAULLES, vivement.

Quand partirait-il donc?...

JOSEPH.

Il a dit... « très-prochainement... » et la façon dont il m'a serré la main en me quittant...

MADAME DE SAULLES, saisie.

Oh! il ne partirait pas sans m'avoir revue!...

MADAME PROCOPE, revenant.

Voilà mon mari, madame. (Procope paraît.)

MADAME DE SAULLES.

Procope!... tu sais... que M. l'amiral doit se mettre en voyage...

PROCOPE, hésitant.

Madame!...

JOSEPH.

Nous le savons aussi... Mais madame voudrait que vous lui dissiez...

PROCOPE.

Mais c'est que monsieur m'a défendu...

MADAME DE SAULLES.

Parle, Procope !... je te le demande en grâce !

PROCOPE, hésitant beaucoup.

Monsieur m'a bien dit de préparer ses livres... ses instruments de marine et de... Mais ce que je fais là est très-mal... madame...

MADAME DE SAULLES.

Oui, car tu me fais mourir !

JOSEPH.

Quand M. l'amiral doit-il quitter Paris ?

PROCOPE, même jeu.

Mon Dieu !... je n'ai pas reçu d'ordres quant à l'heure... (se reprenant) quant au jour du départ... mais...

MADAME PROCOPE.

Mais... ?

PROCOPE.

On me fait manquer à mes devoirs, aux recommandations de monsieur ; que madame me pardonne ! je ne dirai plus rien...

MADAME DE SAULLES.

Enfin, où peut être monsieur en ce moment ?

JOSEPH.

En ce moment ?... (regardant la pendule) il doit être encore au ministère de la marine...

PROCOPE.

Mais, si vous le savez, vous, monsieur, parlez... et souffrez que je me retire...

MADAME PROCOPE.

Mais tu sais où monsieur doit se rendre en sortant du ministère ?

MADAME DE SAULLES.

Parle !... je t'en supplie !...

PROCOPE.

Je dois retrouver mon maître... chez M. Fromont...

JOSEPH, comme se rappelant.

Ah !... (A Madame de Saulles.) Pardon, madame !... tantôt, quand je suis entré dans ce salon, M. l'amiral était à cette table, il écrivait...

MADAME DE SAULLES, éperdue.

Pour moi ! un adieu... peut-être !...

JOSEPH.

Non, madame ! J'ai entendu le nom de M. Fromont... M. le comte est rentré chez lui... en laissant là cette lettre inachevée...

MADAME DE SAULLES, courant à la table.

Ah ! cette lettre !... Elle y est encore !... la voilà !... (Parcourant la lettre convulsivement.) « Mon cher Fromont, Il se peut, gardez-moi encore le secret, que je parte bientôt pour un long voyage... » (Elle continue à lire à voix basse, jusqu'au bas de la page, et tournant la feuille, elle lit haut. « Si je ne revenais pas !... » (S'arrêtant, avec éclat.) S'il ne revenait pas!... et il doit se rendre chez M. Fromont ?... Nina, un châle, un mantelet, ce que tu voudras!...

MADAME PROCOPE et PROCOPE.

Madame !...

MADAME DE SAULLES.

Je le veux... Je vais chez M. Fromont.,.

JOSEPH.

Y songez-vous, madame ?... malade encore ?...

MADAME DE SAULLES.

Mais je suis guérie, moi, il s'agit bien de moi !...

PROCOPE.

C'est que monsieur a pris la voiture ?...

JOSEPH.

J'en ai pris une, madame ; et puisque je ne puis vous retenir...

MADAME DE SAULLES.

Prenons-la... prenons-la ! Soyez tranquille, je ne mourrai pas... en route... et nous arriverons à temps!... (Madame Procope lui apporte un grand châle. Elle s'en enveloppe à la hâte, prend le bras de Joseph et sortant avec lui tout en désordre) Venez!... venez!...

ACTE CINQUIÈME

Un grand salon chez les Fromont, porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FROMONT, FROMONT, puis MARTHE.

Au lever du rideau, madame Fromont seule dans le salon, s'y promène à grands pas, l'air préoccupé. Fromont entre un papier à la main.

FROMONT.

C'est singulier ! toute l'année on se plaint du commerce, on regrette l'autrefois, et je viens de me convaincre que, cette année encore, nous aurons un inventaire superbe.

MADAME FROMONT, s'arrêtant.

Nous nous serons donné bien du mal aussi ! (Elle se remet à marcher.)

FROMONT, simplement.

Nous nous sommes toujours donné du mal, ma mère. — Mais, chère mère, vous êtes bien souvent préoccupée depuis quelques jours ! Quelle affaire vous tourmente donc ?...

MADAME FROMONT.

Ce n'est pas une affaire !... c'est... c'est Marthe d'abord, et puis Jeanne ! Les Dufort aussi ! — Jamais rien ne marche droit !

FROMONT.

Non ! mais tout finit toujours par marcher bien. C'est comme les inventaires...

MADAME FROMONT, s'arrêtant devant son fils.

Les étranges paroles de Jeanne, chez le docteur... ça ne vous a donc rien fait penser ?

FROMONT.

Ça m'a fait penser qu'elle aime bien son fils !

MADAME FROMONT.

Vous n'y avez pas vu autre chose ?

FROMONT.

Ma foi non !

MADAME FROMONT, l'imitant.

« Ma foi non !.. » Ma foi, monsieur Fromont !... vous n'êtes qu'un homme !

MARTHE, entrant.

Je vous trouve donc ! Je viens de l'entre-sol, moi ! Mais pas plus de bonne maman que de petit père ! ni dans les bureaux, ni dans les magasins !

FROMONT, l'interrompant.

Voyons donc vos yeux, mademoiselle ! Tu as encore pleuré, Marthe ?..

MARTHE.

Mais non ! pas du tout... Ça se voit donc ?

FROMONT.

Ne te fais donc pas de chagrin comme ça, mon enfant ! nous ne voulons pas te traîner à l'autel, que diable !

MADAME FROMONT.

Et ne pleure pas surtout !... Ne fais-tu pas toujours ce que tu veux !

MARTHE, très-étonnée.

Moi ?

FROMONT.

Dame !

MARTHE.

Ah !... Eh bien. bonne maman... allons faire une visite à madame de Saulles.

MADAME FROMONT, contrariée.

Marthe !...

MARTHE.

Il est grand temps, il me semble ! n'est-ce pas, père ?

FROMONT.

Il me le semble aussi !

MARTHE, voyant que madame Fromont ne répond pas.

Mais, mon Dieu ! bonne maman, pourquoi te faire tant prier pour une chose si simple ! Madame de Saulles est malade, nous le savons, quoi de plus juste que d'aller la voir ? C'est tout naturel, c'est un devoir, même ! et chaque fois que je te prie de m'emmener, je te mets de mauvaise humeur, je t'irrite... je te demande un peu pourquoi !

MADAME FROMONT.

Pourquoi ! pourquoi !... je vous ai déjà dit que les petites filles ne doivent pas demander pourquoi.

MARTHE.

Vois-tu comme tu es encore agacée ?

MADAME FROMONT.

Oui !

MARTHE.

Mais pourquoi ?

MADAME FROMONT.

Encore !

FROMONT.

Oh ! oh ! ma mère ! on ne supprime pas comme ça les pourquoi aux jeunes filles. C'était bon de votre temps ! Mais ce n'est plus possible !... les parents y ont renoncé. Il faudrait leur faire couper la langue !... Et encore! non! Ça repousserait !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR JOSEPH.

MADAME FROMONT, allant à lui.

Enfin, c'est vous, docteur ! je vous attendais !

JOSEPH.

Pardon ! ce qui m'a retardé est assez grave, madame; madame de Saulles est venue chez vous avec moi.....

MADAME FROMONT, surprise.

Elle! comment !....

JOSEPH, continuant.

En la voyant souffrante, on l'a conduite dans votre chambre....

MARTHE, vivement.

Je vais la voir....

MADAME FROMONT, parlant au docteur en la retenant.

Mais que signifie ?....

JOSEPH.

Tout vous sera expliqué ; en arrivant, nous avons tout de suite demandé si M. de Saulles était ici....

FROMONT.

On ne l'y a pas vu !

JOSEPH.

C'est la réponse qu'on nous a faite... Madame de Saulles, alors, a été plus tranquille. Ce qui ne m'a pas empêché de recommander pour elle à vos gens les plus grands soins... en attendant les vôtres.

FROMONT.

Suis-moi, Marthe!

MADAME FROMONT, en le retenant.

Mon fils! (A Joseph.) L'amiral doit donc venir ici?

JOSEPH.

Oui, madame. Peut-être va-t-il partir, chargé d'une mission... et il vient s'entendre avec monsieur votre fils... Je vous en prie, madame, allez recevoir madame de Saulles! après, je suis tout à vous.

MADAME FROMONT.

Soit! je vais... (Elle fait quelques pas vers la sortie, puis s'arrête en se disant à part.) Non, je ne veux pas la voir avant que..., (Haut.) Va, Marthe! Allez avec elle, mon fils... (A Joseph.) Moi, je suis malade, je vous l'ai fait dire, j'ai hâte de vous consulter, écoutez-moi!

MARTHE.

Allons, mon père!

FROMONT, en sortant avec elle.

Tu l'aimes beaucoup, madame de Saulles!..,

SCÈNE III

LE DOCTEUR JOSEPH, MADAME FROMONT.

JOSEPH.

Voyons le pouls, madame? (Tout en l'interrogeant, il se dit à lui-même.) O mon Dieu! faites qu'à cet âge-là, j'aie encore cette santé-là.

MADAME FROMONT, qui le regardait de côté, d'un air railleur.

Eh bien?

JOSEPH, prenant l'air fâché.

Ah! madame! voilà qu'il faut que je recommence! (Cette fois, il tire sa montre, et en paraissant y compter les pulsations, il dit à part.) Elle voulait me voir!.... Pourquoi?... Ce ne peut être que.... Parbleu!

MADAME FROMONT, avec impatience.

Voyons donc, docteur!

JOSEPH, calme et sérieux.

Madame, un médecin est appelé pour une maladie. Il arrive, il observe: il en reconnait une autre.... bien plus grave... Je suis forcé de vous dire, madame, que je vous crois atteinte d'une maladie réelle, héréditaire; qui date des premiers âges du monde; commune aux deux sexes, mais profondément incurable au vôtre!

MADAME FROMONT.

Docteur !... (A elle-même, et un peu effrayée.) Est-ce qu'il dirait vrai ?... (Haut.) Et cette maladie s'appelle ?....

JOSEPH, s'inclinant.

La curiosité.

MADAME FROMONT.

Monsieur !

JOSEPH, sans s'arrêter.

Vous ne pouvez m'avoir fait appeler que pour me demander quelque chose... madame ! Quoi ?...

MADAME FROMONT.

Eh bien.... à la bonne heure ! vous y voyez clair, vous ! Écoutez-moi donc, mon ami ! car... vous êtes notre ami !

JOSEPH.

Vous m'honorez, madame !... (A part.) Gare !

MADAME FROMONT.

Parlons à cœur ouvert. C'est chez vous, à la suite d'une explication avec mon fils et moi, que madame de Saulles a été prise de l'indisposition que vous avez soignée... c'est vous qui, ce jour-là, assez.... indiscrètement ! avez interrompu notre entretien. Depuis, vous n'avez guère quitté votre malade, vous avez entendu ses paroles dans la fièvre.... n'êtes-vous pas, d'ailleurs, dans les secrets de la famille !... (S'arrêtant brusquement.) Vous dites ?

JOSEPH, simplement.

Rien.

MADAME FROMONT.

Je suis bien embarrassée, mon ami !... D'une part, j'aime ma petite-fille. Pour son bonheur, qui doit être ma dernière affaire en ce monde, et par pitié pour sa démence, je la donnerais peut-être à Léon... mais, d'autre part, vous savez quelles gens nous sommes, vous nous connaissez, vous nous estimez !.... (Elle s'arrête.)

JOSEPH.

Et vous, madame, m'estimerez-vous beaucoup plus, quand je vous aurai dit... ce que vous voulez me faire dire ?

MADAME FROMONT, vivement.

Vous le savez donc ?...

JOSEPH.

Quand je vous aurai dit... si le mot, que j'ai arrêté peut-être sur les lèvres d'une mère désespérée, est une vérité ou un mensonge ?...

MADAME FROMONT, résolûment.

Je ne vous demande pas autre chose.

JOSEPH, très-sérieux.

Ah !... Et.... (appuyant) ce n'est qu'une supposition ! Si ce que vous avez pensé était la vérité ?

MADAME FROMONT, s'animant.

Si c'était la vérité ?.. je rappellerais Marthe à l'instant !... Si c'était la vérité ?... le malheur qui pèse sur Léon me paraîtrait une expiation à laquelle jamais je n'associerais ma petite-fille. Il y a une malédiction sur tout ce qui est mal... le mal doit engendrer le mal. Jamais nous n'exposerons notre enfant à cette contagion-là !

JOSEPH.

Ce sera agir sagement, madame.

MADAME FROMONT.

On aurait donc pensé que pour nous, il ne pouvait y avoir de plus grand obstacle qu'une question d'argent, et que notre moralité se bornait au respect des échéances ?.. Non pas ! nous sommes du commerce de vieille roche, nous autres ! On n'a jamais bronché entre le travail et l'honneur dans nos arrière-boutiques ; on n'y a jamais caché les réfractaires du devoir ! Et nous devons rester absolument purs pour n'autoriser aucun écart, pour étouffer jusqu'au germe d'une faute. Si mon fils transigeait avec nos principes, je le renierais, malgré ses cinquante-quatre ans ! Je suis une Chaumont-Lacarrière, moi !

JOSEPH, avec un commencement d'ironie.

Oh ! vous n'aurez jamais un tel chagrin... Pour professer des principes aussi respectables, et les pratiquer, au besoin, dans leur rigueur, il faut bien que M. Fromont se trouve comme vous, madame, irréprochable.

MADAME FROMONT, fièrement.

Oui, monsieur, notre vie est claire comme notre compte à la banque.

JOSEPH.

Voilà de ces comparaisons comme je n'en pourrai jamais faire ! madame... (Il salue et va pour se retirer.)

MADAME FROMONT.

Eh bien, où allez-vous donc ? Voyons, voyons, docteur, nous sommes de vieux amis ; nous pouvons tout nous dire.....

JOSEPH.

Madame... le respect que je vous dois....

MADAME FROMONT, vivement.

Vous me devez... vous me devez la vérité.

JOSEPH.

Mais je ne l'ai pas, madame, la vérité !... Nous autres médecins, c'est toujours l'espérance que nous donnons à la place. D'ailleurs, elle se cache, la vérité ! on la reçoit si bien quand elle se montre, qu'elle reste dans son puits. On est même en train de le combler, le puits ! (Il salue, et va encore pour sortir.)

MADAME FROMONT.

Vous vous sauvez : vous avez peur.

JOSEPH.

Non ! mais... ce que je pourrais dire, je l'aurais dit plus bravement à M. Fromont qu'à vous, madame !...

MADAME FROMONT.

Pourquoi ? mon fils pense comme moi !

JOSEPH, éclatant.

Eh bien, non ! vous n'êtes pas irréprochable !... Dirais-je à M. Fromont !... : N'est-ce pas vous qui avez fait le premier mariage de votre pupille avec M. d'Hortal ?...

MADAME FROMONT, un peu saisie.

Oui, mais.....

JOSEPH.

Vous saviez bien pourtant qu'elle aimait M. de Saulles !

MADAME FROMONT.

Elle nous l'avait confié, mais...

JOSEPH.

Mais vous vous croyiez prudents ! Vous ne trouviez pas M. de Saulles assez riche, et, pendant qu'il gagnait au loin ses premiers grades, vous avez... malgré la prudence elle-même, malgré la raison, malgré l'amour... vous avez marié à votre volonté une enfant sans volonté.

MADAME FROMONT.

Permettez !...

JOSEPH, sans s'arrêter.

A-t-elle été heureuse ?...

MADAME FROMONT.

Non ! mais...

JOSEPH.

C'est pourtant dans des conditions pareilles que vous allez marier votre fille...

MADAME FROMONT.

Çà, mais !...

JOSEPH, changeant de ton.

Pardon, madame! j'abuse, je le sens!... Vous ne pouvez permettre que je parle ainsi à votre fils devant vous.... vous aller me punir, me retirer décidément votre clientèle... Eh! mon Dieu! pour ce qui m'en reste!...

MADAME FROMONT.

Mon fils vous prierait de continuer.

JOSEPH, reprenant très-fort.

Vraiment! je vous admire!... — monsieur Fromont!... — Vous n'êtes pas un juge, chargé du terrible devoir d'appliquer la loi; et vous voilà prêt à condamner! sans admettre même ces circonstances atténuantes où se réfugie la pitié du juré; et votre arrêt irait frapper... qui?... deux enfants! l'innocence même! Brutus de la bourgoisie! c'est superbe! Prenez garde, pourtant! Brutus condamne ses fils... coupables! mais Dieu condamne Brutus... Faire de sa conscience un tribunal, c'est bien; mais que voit-on au tribunal? L'accusé est là; au-dessus de lui, la justice; au-dessus d'elle, est-ce qu'il n'y a rien? Il y a celui qui pourrait supprimer le mal, et qui ne le veut pas, peut-être... pour laisser exister le pardon... Mais vous êtes plus fort que Dieu, vous! monsieur Fromont! plus infaillible! vous comptez plus juste!... L'habitude du commerce, n'est-ce pas?

MADAME FROMONT.

Vous touchez au commerce?

JOSEPH.

Non! mais... on m'a mis en train de parler, il faut me laisser dire... je ne drogue personne pendant ce temps-là!... (Reprenant.) Savez-vous ce que ça produit, le bon exemple des gens comme vous?... la sécheresse et l'hypocrisie. Devant vos vertus implacables, on ment, on a peur, et, pour cacher une faute, on fait un crime. C'est beau d'être l'apôtre du devoir, vous en êtes le fanatique... au nom de la vertu vous brûlez l'Évangile!

MADAME FROMONT, après un silence.

Voilà ce que vous diriez...

JOSEPH, humblement.

A M. Fromont, oui, madame.

MADAME FROMONT, doucement.

Voilà .. tout?

JOSEPH, de même.

Tout.

MADAME FROMONT, de même,

Et à moi?... rien?...

JOSEPH, de même.

Si... un mot... tout bas... à votre cœur...

MADAME FROMONT, de même.

Il écoute.

JOSEPH.

Nous n'avons fait que supposer, madame ! .. Si... — par malheur ! — nous avions supposé... la vérité ! ... à vous, madame, je rappellerais qu'il vaut mieux faire grâce à des coupables... que de commettre soi-même un crime en frappant des innocents ! ... — Mais heureusement ! ... notre supposition a tort. (Madame Fromont, troublée, baisse la tête et semble livrée à de grandes hésitations. Joseph la regarde un instant en silence, puis, se disposant à sortir avec précaution, il dit à part.) Il y a des êtres qui se feraient hacher plutôt que de changer d'idée devant quelqu'un ! Partons. (Il entr'ouvre la porte pour s'en aller et revient en scène.) Madame, voici madame de Saulles !

MADAME FROMONT, vivement.

Tout à l'heure ! Tout à l'heure ! Je la verrai tout à l'heure. (Elle disparaît par une autre porte.)

SCÈNE IV

LE DOCTEUR JOSEPH, MADAME DE SAULLES, puis LÉON D'HORTAL.

MADAME DE SAULLES, entrant aussitôt.

Je croyais rencontrer madame Fromont.

JOSEPH.

Elle est redescendue, madame, il y a un moment.

MADAME DE SAULLES.

Je regardais par la fenêtre de sa chambre, impatiente de voir arriver M. de Saulles ! ... C'est Léon que j'ai vu entrer dans la maison... Ah ! le voici !

LÉON, entrant et allant à elle.

Ma mère !

MADAME DE SAULLES.

Qu'a-t-il donc ?... Il me semble changé ! ... et... comme tu me regardes, mon enfant !

JOSEPH, à Léon.

Eh bien, le jugement ?

LÉON, toujours bien troublé.

J'ai parlé, mais le jugement n'est pas prononcé. Le tribunal s'est retiré dans la salle des délibérations... moi, je... je voulais... j'avais à voir quelqu'un, une personne que... qu'il faut que je voie ! ... et... ayant appris que ma mère était ici...

JOSEPH, à part.

Quel trouble!... (Haut.) Moi, je cours au palais. (Il salue et sort.)

SCÈNE V

MADAME DE SAULLES, LÉON D'HORTAL.

MADAME DE SAULLES, dès que Joseph a disparu.

Nous sommes seuls, écoute-moi! (S'arrêtant.) Mais comme tu es agité, Léon! Pourquoi? et pourquoi me regardes-tu ainsi?

LÉON.

Parce que... parce que je t'aime toujours! pour toujours, entends-tu, pour toujours!

MADAME DE SAULLES.

Oui! oui! je sais comme tu es bon, mon enfant! et puisque te voilà... — c'est un bonheur! — Je vais mettre à l'épreuve ta tendresse pour moi.

LÉON.

Parle!

MADAME DE SAULLES.

M. de Saulles... (Mouvement de Léon... elle s'en aperçoit, et d'une voix suppliante.) Oh! écoute!... M. de Saulles veut partir...

LÉON.

Je le sais, ma mère.

MADAME DE SAULLES, étonnée.

Tu le sais! (Reprenant.) Il veut entreprendre un long voyage puisqu'il écrit en partant: « Si je ne revenais pas... »

LÉON.

Il ne reviendrait pas!

MADAME DE SAULLES.

Il l'a écrit!... C'est bientôt, demain, ce soir peut-être! qu'il doit partir... mais il veut voir M. Fromont, c'est pourquoi je suis venue attendre l'amiral ici.

LÉON.

Oui, je le sais...

MADAME DE SAULLES.

Tu aimes, cher enfant! tu aimes Marthe autant que peut aimer ta jeune âme!... mais tu ne sais pas ce que c'est, les affections que la vie a éprouvées, frappées, mouillées de larmes!... — Léon, quand la vieillesse approche, les époux ne doivent plus se quitter...

LÉON.

Achevez...

MADAME DE SAULLES.

L'amiral, mon enfant, a une volonté grande comme son cœur! invincible comme son courage! S'il a décidé qu'il partirait, il partira!... mais si... toi, Léon, toi, tu veux bien le prier de demeurer avec nous, il ne partira pas.

LÉON.

Pourquoi, ma mère?

MADAME DE SAULLES, évitant de répondre.

Oh! je sais ce que je te demande! tu en veux toujours à M. de Saulles, toi, par jalousie de tendresse!... comme si je t'avais moins aimé depuis qu'il est mon mari! tu lui en veux... au nom d'une mémoire sacrée! et cependant...

LÉON.

Cependant?...

MADAME DE SAULLES, tremblant.

M. d'Hortal savait qu'avant de le connaître, j'avais promis à M. de Saulles d'être sa femme.

LÉON.

Il le savait!

MADAME DE SAULLES.

Je le lui avais avoué. Il s'en souvint quand j'étais à genoux près de lui, au moment où il allait fermer les yeux.

LÉON, haletant.

Il a parlé alors?...

MADAME DE SAULLES.

Oui! il a dit: « Ma vie vous séparait, que ma mort vous réunisse, je le veux! »

LÉON, avec un cri déchirant.

Ah! ma mère! (Il pleure.)

MADAME DE SAULLES.

Léon! mon enfant! qu'est-ce donc! tu pleures! sur quoi pleures-tu?...

LÉON, à lui-même.

Et je voulais douter encore! (Sanglotant.) Ma mère! ma mère! Toi!!! ma mère!

MADAME DE SAULLES, pleurant elle-même.

Léon! tu me mets au supplice! parle-moi! réponds-moi! est-ce que tu ne m'aimes plus, mon enfant!

LÉON, l'entourant de son bras.

Moi! est-ce que je peux cesser de t'aimer, ma mère? jamais! (Avec une énergie passionnée.) Jamais! (Brusquement.) Mais

qu'est-ce donc? tu pâlis! (En cherchant la direction des regards de madame de Saulles, il aperçoit M. de Saulles. — Celui-ci doit entrer de façon à ne pas les voir d'abord.)

MADAME DE SAULLES.

Chut! le voilà!

LÉON, très-ému.

Lui!

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE SAULLES et PROCOPE.

M. DE SAULLES, vivement à Procope en entrant avec lui.

Tu dis, Procope, que madame de Saulles... — Oui! c'est elle!... avec lui!.. elle a trouvé des forces!..

PROCOPE.

Je le disais à monsieur le comte, madame m'a obligé à parler, et ensuite elle a voulu.....

M. DE SAULLES.

Bien! bien! — Me voilà rassuré. J'avais été saisi en trouvant la maison déserte!...

PROCOPE.

Quant à M. Fromont, il vient de sortir pour se rendre à l'audience.

M. DE SAULLES.

Je l'attendrai. (Il congédie Procope.)

MADAME DE SAULLES, bas à Léon qu'elle retenait avec elle à l'écart.

Va! parle lui! il ne te refusera pas!... si tu savais combien, malgré tout, il t'aime toujours!

LÉON, les yeux attachés sur M. de Saulles.

Lui!... (S'approchant.) Monsieur l'amiral.....

M. DE SAULLES.

Vous, monsieur! ici! en même temps que moi! — (Allant à madame de Saulles) Vous avez donc voulu venir, Jeanne!... je vous remercie!... Quelle imprudence, pourtant, dans cet état de faiblesse... (Montrant Léon.) Mais... lui?....

MADAME DE SAULLES, tremblante.

Il veut vous parler....

M. DE SAULLES, revenant à Léon.

Viendriez-vous me dire adieu?

MADAME DE SAULLES, à part.

Adieu!

LÉON, doucement.

Votre départ est-il donc indispensable?

M. DE SAULLES.

C'est vous qui me le demandez!

LÉON.

Il est toujours bien résolu ?...

M. DE SAULLES.

Oui.

LÉON.

Mais si j'osais, monsieur, vous demander de rester?

M. DE SAULLES.

Vous !.... (En faisant un mouvement de surprise vers Léon, il voit madame de Saulles attentive, et s'arrête en disant à part.) Oh !... il fait ce que veut sa mère !....

LÉON, continuant.

Si j'osais... vous prier... vous... supplier....

MADAME DE SAULLES, à part.

Comme il m'obéit! pauvre enfant !

LÉON, à M. de Saulles.

Si je vous demandais... à mains jointes... de ne pas délaisser... ceux qui vous aiment!....

M. DE SAULLES.

Ce n'est pas vous qui me parlez, monsieur ! Quand j'ai voulu savoir ce que votre cœur éprouvait pour moi, vous m'avez répondu : « De la haine » Je ne vous reconnais pas !

LÉON, s'arrêtant.

Ah ! quand je vous supplie !... (A part, en jetant un regard sur sa mère.) Ah ! si elle n'était pas là! je n'aurais besoin que d'un mot!... mais t'apprendre que j'ai ton secret, ma mère ! te voir rougir devant ton fils !....

M. DE SAULLES.

Est-ce là tout ce que vous êtes venu me dire ?...

LÉON.

Non ! oh ! non !... car, s'il le faut, je vous demanderai.... à genoux, ce que je veux obtenir !....

M. DE SAULLES, dont le regard est encore tombé sur madame de Saulles.

Impossible !

LÉON.

Vous résisteriez donc à ma première prière ! vous! vous!!!

MADAME DE SAULLES, qui se rapproche d'eux involontairement, en regardant Léon.

Comme il lui parle !... mais il l'aimerait donc !

LÉON, continuant.

Vous auriez ce courage! vous, qui n'avez jamais voulu que mon bonheur!... vous, qui m'avez tant aimé!...

M. DE SAULLES, luttant contre sa propre émotion.

Vous vous en souvenez bien tard !...

LÉON avec regret.

C'est vrai ! mais aujourd'hui, je sens bien que pour vous... j'étais... un fils...

M. DE SAULLES.

Et Dieu commande, n'est-ce pas? que le fils aime son père! il doit l'aimer... même coupable! Dieu n'a pas fait d'exception... mais je ne suis pas votre père, moi, vous le savez bien!

LÉON, avec élan.

Je sais... (Se contenant.) Je sais que je vous ai méconnu... quand vous étiez pour moi... comme un père!

M. DE SAULLES.

Oui, et je sais ce que c'est d'être père.. (Comme se reprenant.) Ne vous a-t-on pas dit que j'avais un enfant!... — Être père! c'est ne plus vivre... c'est revivre! c'est faire passer son âme dans une âme nouvelle, et jouir à toute heure de son épanouissement! c'est faire tenir le monde dans le regard d'un jeune visage et embrasser le ciel dans son sourire!... et vous l'avez dit: j'étais pour vous *comme* un père!

LÉON, implorant.

Eh bien?...

M. DE SAULLES, sans s'arrêter.

Un jour... vous étiez bien petit!... vous avez subi la plus épouvantable des maladies de l'enfance... un mal atroce, mortel, au nom barbare comme lui: le croup!... J'étais à Paris, j'arrivai... votre mère était folle!... (J'aime les enfants, moi, c'est ma faiblesse.) Je vous pris dans mes bras... glacé.. sans mouvement.. livide!... (Relevant ses cheveux à la tempe.) Regardez mes cheveux, jeune homme, ils ont blanchi à ce moment-là!

MADAME DE SAULLES, s'approchant toujours.

Mon Dieu! il va se trahir!

M. DE SAULLES, revenant à lui.

Mais, encore une fois, je ne suis pas votre père...

LÉON.

Et moi, je veux être un fils désormais pour vous! Et quand vous sentirez quel cœur bat avec le vôtre...

M. DE SAULLES, fou d'espoir et de joie, lui mettant la main sur les lèvres.

Taisez-vous! (A madame de Saulles qui est arrivée jusqu'entre eux deux.) Il vous obéit, Jeanne, il vous obéit!

FROMONT, au dehors.

Venez, docteur! Venez, brave marin!... (A cette voix, M. de Saulles et Léon se séparent, M. de Saulles s'assied, un peu à l'écart.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, FROMONT, LE DOCTEUR JOSEPH, LOUISARD, puis MADAME FROMONT et MARTHE, puis PROCOPE et MADAME PROCOPE.

FROMONT, paraissant.

Le voici, marin, M. de Saulles! Où est ma mère?... Qu'on appelle ma fille!

LOUISARD, à lui-même en regardant M. de Saulles.

Je le vois donc, mon amiral, enfin!

M. DE SAULLES, lui tendant la main.

Mon bon Louisard!

FROMONT, à Louisard.

Parlez maintenant!... Non! attendez tout le monde.

MADAME FROMONT, entrant et allant à son fils.

Vous venez de l'audience?

FROMONT.

Avec le docteur et ce brave marin, oui, ma mère... et je suis d'une colère!...

MADAME FROMONT.

Bien. Et le jugement?

FROMONT.

Il est rendu le jugement! je suis furieux... où est donc ma fille? (Elle entre.) Ah! embrasse-moi!

MARTHE, avec un cri étouffé.

M. Léon!... (Elle va pour rentrer.)

FROMONT.

Quoi donc?... elle se sauve!

MARTHE, montrant Léon.

On m'a dit que je ne devais plus le voir!...

MADAME FROMONT.

Ne le regarde pas! et attends! (A Fromont.) Eh bien, le jugement?...

FROMONT.

Ce Dufort! vouloir se faire adjuger un argent qui n'était qu'un dépôt... lui! un négociant!... Ma mère, plus d'affaires... non plus de mariage avec cet homme-là!

M. DE SAULLES, grave.

Mais enfin... le procès?

LOUISARD.

Que mon amiral me pardonne! Je ne parlais pas devant les dames, qui... qui m'intimident, mais... nous venons de le gagner, ce procès !... (Mouvement. Nina et Procope qui viennent d'entrer y prennent part.)

FROMONT.

Mais oui! combien de fois faut-il donc vous le dire! Est-ce que Léon pouvait le perdre d'ailleurs?...

LÉON, vers qui tous les regards se tournent.

Je vous remercie, monsieur Fromont et vous, Louisard, pour cette bonne nouvelle. (Après un silence, d'une voix que l'émotion attendrit.) Décidément, c'est une belle profession que la mienne, et... puisque j'y deviens habile, et puisqu'il est bien de gagner sa vie... et celle de sa femme... quand on vous donne une femme, il me faut désormais de beaux honoraires. (Parlant pour M. de Saulles, qui le regarde tout palpitant.) Pour la cause que je viens de gagner, par exemple! je veux... je veux trois cent mille francs! (Mouvement. M. de Saules se lève éperdu de joie.)

M. FROMONT.

A la bonne heure!

M. DE SAULLES, bas à Joseph.

Docteur, soutenez-moi!...

JOSEPH, à Léon.

Eh bien, mais... le client ne trouve pas que ce soit trop cher!... et même, pour remercier l'avocat qui a vengé son honneur, il voudrait encore...

LÉON, tremblant.

Quoi donc?...

JOSEPH.

L'embrasser... (Léon, chancelant un peu, s'avance vers M. de Saulles en ouvrant les bras, celui-ci, tout éperdu, va pour l'embrasser; c'est Léon qui l'embrasse.)

M. FROMONT, à Marthe.

Tu pleures, fillette!... mais, cette fois-ci, c'est pour rire, n'est-ce pas?...

MADAME FROMONT, qui soutenait madame de Saulles, en montrant Léon

Son mari la consolera.

JOSEPH, qui observait madame Fromont, laissant échapper un mouvement de surprise et de joie.

Ah! voilà peut-être la plus belle cure de ma vie!...

M. DE SAULLES, qui a gardé la main de Léon dans la sienne, à voix basse.

Léon, vous savez...

LÉON, de même.

Silence! que ma mère ne soupçonne rien!... (Haut.) Eh bien, vous restez maintenant?

M. DE SAULLES.

Oui, puisque maintenant... (regardant madame de Saulles) j'ai une famille; puisque maintenant je peux dire... (regardant Léon) mon en... (se contenant, et attirant aussi Marthe dans ses bras) mes enfants!...

FIN

N.° d' invent: ~~118~~
31960

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

Digitized by Google

Digitized by Google